LÉO FERRERO

ANGELICA

A TRAVERS LE MONDE

JUGEMENTS SUR LA PIÈCE
AVANT SA REPRÉSENTATION

ÉDITIONS RIEDER

ANGELICA

A TRAVERS LE MONDE AVANT SA REPRÉSENTATION

LÉO FERRERO

ANGELICA

A TRAVERS LE MONDE

JUGEMENTS SUR LA PIÈCE
AVANT SA REPRÉSENTATION

LES ÉDITIONS RIEDER
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
PARIS

ŒUVRES DE L'AUTEUR

(En français).

Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art, avec Préface de Paul Valéry, Kra, Paris (épuisé).

Paris, dernier modèle de l'Occident. Rieder, Paris.

Angelica, drame satyrique en trois actes, suivi de trois essais, avec une Préface de Guglielmo Ferrero. Rieder, Paris.

Espoirs, roman. Rieder, Paris.

Désespoirs, Poème en prose, suivi d'un essai sur la religion et l'amour, Rieder, Paris.

Prochaine publication :

Voyages et Paysages. Rome, Genève, Paris, Athènes, New-York, New-Mexico.

Civilisations romaines. Angleterre et États-Unis.

La Chine, dernier modèle de l'Orient.

La chevelure de Bérénice. — Poids d'or — Les campagnes sans Madone, drames.

Lettres à la Famille, à Simone T., à Claude F., à Marion S., à Thelma S., à Paul Valéry, à Jean-Jacques Bernard.

Carnets — 1923 — 1924 — 1925 — 1926 — 1927 — 1928 — 1929 — 1930 — 1931 — 1932 — 1933.

Sur Léo :

Angelica à travers le monde. Rieder, Édit., Paris.

(En italien.)

La Palingenesi di Roma, in collaborazione con Guglielmo Ferrero. Corbaccio, Milano.

La Choma di Berenice e Le Campagne senza madonna. Athena, Milano (drammi, con prefazione di Adriano Tilgher.)

Leonardo o Dell'Arte, con prefazione di Paul Valéry. Ribet, Torino.

Sous presse :

Angelica, seguita dal diario di un privilegiato sotto al fascismo. Nuove Edizioni di Capolago, Zurigo.

Ulisse — Metastasio — Quando gli nomini sognano (Drammi).

Saggi sulla Letteratura Italiana.

Saggi sulla Civiltà sociale — Inghilterra — Stati Uniti — Cina.

Saggi sull'amore e sul dolore.

Giornale di viaggio — Roma, Ginevra, Parigi, Atene, Costantinopoli, New-York, New Messico.

Nuovi saggi sull'arte.

Lettere alla Famiglia.

Diario — 1923 — 1924 — 1925 — 1926 — 1927 — 1928 — 1929 — 1930 — 1931 — 1932 — 1933.

Su Leo :

Lo Sboccio di una Vita. — Note su Leo Ferrero dalla nascita ai venti anni, scritte dalla madre. — Nuove Edizioni di Capolago.

Traduz. americana, Harper, New-York.

PRÉFACE

A

« *ANGELICA A TRAVERS LE MONDE* »

« Une œuvre grande est celle qui, une fois jetée dans le monde, révèle à son auteur même des côtés qu'il ne connaissait pas. Et cela parce que les grandes situations (je pense au roman et à la tragédie), les grands drames, les grands personnages, l'auteur les voit d'un point de vue, de deux points de vue ; mais s'ils sont « grands », ils doivent nécessairement être beaucoup plus riches, inclure beaucoup d'autres côtés, d'autre faces, auxquels l'auteur n'a pas pensé et qu'il voit par la suite. »

Si cette pensée que Léo exprimait en 1926, au moment où il traçait les grandes lignes d'*Angelica*, est vraie, nous pourrions trouver en elle la confirmation qu'*Angelica* est une grande œuvre. Il est, en effet, très rare qu'un drame et ses personnages aient suscité autant d'interprétations différentes que le drame et les personnages d'*Angelica*.

Tout d'abord, *les personnages* tirés des masques italiens ont donné beaucoup de mal aux critiques. Soreil *(La Terre Wallonne)*, Chenevière *(Journal de Genève)*, Barreto *(Journal de S. Paulo)*, voyent dans ces masques des « symboles animés ». Combe *(Tribune de Genève)* voit en eux, « non des individus mais des espèces » ; Hélène Vacarescu *(La Roumanie Nouvelle)* dit qu'ils « sont là pour que toutes les classes de la population soient représentées » ; Nino Napolitano dit *(L'Adunata dei Refrattari)* que « les masques re-

présentent les profiteurs, les démagogues, les cyniques, etc. Tout au contraire, Ramirez *(Nación*, Buenos Ayres) croit que ces masques sont « des personnages réels que l'auteur a travestis, simplement pour caractériser la terre sur laquelle il a établi son action, qu'autrement il ne situe nulle part. »

A son tour ANGELICA est : pour Jeanneret *(Dépêche de Toulouse)*, Winkler *(Journal de Reims)*, Gabriel Marcel *(Sept)*, Franc-Nohain *(Echo de Patris)*, « la fausse liberté telle que les hommes la conçoivent, en antagonisme avec la vraie liberté telle qu'Orlando la conçoit ». Pierre Couturaud, Hélène Vacarescu, se détachent de cette interprétation ; pour Couturaud *(Chaleur et Industrie)*, Angelica est « la licence qui tue le juste dont la vertu l'offense » ; pour Hélène Vacarescu, « le monde réel tel qu'il est et tel qu'Orlando ne cesse de l'aimer, même quand il s'aperçoit qu'il est trop différent de sa conception en lutte avec le monde idéal ». Des interprétations tout à fait originales, ce sont celles de Ramirez et O. M. Viareggio. Octavio Ramirez *(Nación)* voit dans Angelica « la foule opprimée, il est vrai, mais aux yeux de laquelle le tyran représente, plutôt que l'oppresseur détesté, le modèle de ce qu'elle voudrait et ne peut pas être ». M. O. Viareggio croit qu'Angelica représente « l'assassin de la liberté » et que « la question d'Orlando à la femme folle et inconsciente : « Pourquoi m'as-tu tué ? » résume l'étonnement et la terreur de ceux qui ont vu la liberté tuée dans leur pays, beaucoup plus par des inconscients que par des criminels. »

La PATRONNE et l'OUVRIER sont aussi interprétés des manières les plus différentes. Selon beaucoup de critiques, la patronne est l'opposé d'Angelica, la femme de cœur en antithèse avec la femme égoïste et mondaine. Pour d'autres, elle serait la France (elle est le seul personnage qui ne soit emprunté ni à la comédie ni à la poésie italienne). Pour Camille Drevet *(Travail*, Genève) elle symbolise, avec l'ouvrier, « le peuple » qui seul a une idée plus ou moins claire

de la liberté, en contraste avec les pantins qui représentent les classes élevées ».

Quant au RÉGENT, Plinio Barreto *(Journal de S.Paulo)*, Josette Lacoste *(America)*, Albéric Cahuet *(L'Illustration)* voient en lui « un despote truculent qui écrase le peuple et mène une vie néronienne ». Au contraire, beaucoup de critiques trouvent le Régent extrêmement sympathique. Couturaud trouve en lui une « justification de la tyrannie, un réaliste qui voit les choses telles qu'elles sont » ; Léon-Marie Brest *(Notre Temps)*, « un éthicien qui s'ignore, ou un esthéticien qui s'avoue » ; Combe, « l'apothéose du Prince, un aventurier brutal et énergique, à qui son mépris pour le troupeau d'esclaves permet de le fouailler sans remords et de le plier à ses fins personnelles. »

Pour ORLANDO aussi, les interprétations diffèrent.« Qui est-ce, Orlando ? Est-il un symbole ? Le serviteur de la liberté qui se dévoue pour la faire connaître aux hommes ? » (Shoeder, *Mondain*). « Représente-t-il les plus purs des jeunes gens d'aujourd'hui, qui se battent tous sans illusion, pour un idéal qu'ils savent d'avance intangible, dans un esprit d'abnégation qui fait leur grandeur et leur force ? » (Bulle et Steinlein, *Journal de Strasbourg*.) Est-il « la norme agissante qui rappelle aux hommes, tel qu'un Christ du XVIIIe siècle, aux grands comme aux petits, le devoir et la sainteté inclus dans le seul fait de la conscience ? » (Léon-Marie Brest, *Notre Temps*. Ou bien encore n'est-il pas simplement « Léo, tel que nous l'avons connu » ? (O. M. Viareggio), tel qu'il ressort des descriptions qu'en font Simone Ratel, Louis Gillet, Rose Celli ? »

« Les amis de Léo l'avaient surnommé Lorenzaccio, à » cause de sa fine langueur florentine, et de l'ardeur qui » couvait sous sa nonchalance, à cause de sa douceur pres- » que féminine et surtout à cause de l'amour passionné » qu'il avait pour la liberté. » dit de Léo Simone Ratel *(Journal des Nations*, Genève). Et Rose Celli *(Européen)* : « Il emportait avec lui son espace spirituel, où son visage

était modelé, où chacun de ses gestes s'inscrivait et que les messages du monde devaient traverser nécessairement.» « Pourquoi revois-je toujours Léo tel que je le vis à vingt ans, par une délicieuse matinée florentine, parlant de Pascoli, de l'Annunzio avec cette ardeur qui était déjà la sienne ? Nous passions devant le baptistère de Sta Maria del Fiore, et je revois en cet instant le tableau qui est à gauche dans la nef du côté du chœur, ce tableau du Quattrocento qui nous montre Dante jetant un regard nostalgique par dessus les murs de la ville ingrate et interdite...» (Louis Gillet.)

Mais les interprétations les plus variées sont réservées au *geste d'Orlando*. « Pourquoi, pour qui Orlando se donne-t-il tant de peine ? » « Pour rien » répondent beaucoup trop de critiques, et le drame pourrait s'appeler « la délivrance inutile». C'est également l'avis de Pierre Couturaud. Mais José Bianco *(Nación)*, Plinio Barreto *(Estado de S. Paulo)*, Pierre Guillain de Benouville, Egidio Reale *(Libera Stampa)* réagissent contre cette interprétation, et Arsène Soreil résume admirablement leur pensée dans la *Terre wallonne* :

« Pour qui, cher Léo ? Pour rien, si vous voulez, pour soi. Parce que le devoir, en définitive, est affaire morale, donc personnelle — je ne dis pas arbitraire. Parce qu'aussi, rendre la liberté aux hommes, c'est leur rendre une possibilité de vertu véritable, de loyauté, de fierté, d'humanité. Mais surtout parce que l'homme fort, qu'on le comprenne ou non, qu'on le suive ou non, pour sa part, ne marche pas. Parce que ce lui est un réconfort suffisant de faire pièce au mal, ne fût-ce qu'un instant, ne fût-ce que symboliquement. Parce que ce n'est qu'au prix de tels refus que l'homme se tâte et se sent homme. Le signe du héros, c'est justement une éthique supérieure, une démesure. »

La thèse du drame non plus n'a pas échappé aux interprétations les plus variées. Pour Gosta Ouranis *(Nea Estia*,

Athènes), « c'est un hymne grandiose à la vraie liberté — » cette liberté que les hommes n'ont pas encore su trouver, » mais qu'il importe de conquérir, cette liberté qui ne peut » naître sinon de la victoire de l'ange que nous portons en » nous-mêmes, sur la bête qui est aussi en nous. » Plinio Barreto : « Le poème est le drame de l'égoïsme humain en opposition avec les sophismes et les mystifications de la tyrannie. » Pour Albéric Cahuet, il « exprime, au delà » des révélations déclamato:ires, l'intelligence humaine qui » s'attache à la résolution du problème composé par l'égoïs- » me grégaire comme par les convoitises humaines. » — Toute personnelle, l'interprétation de Jeanne Alexandre (*Libres Propos*) pour qui « ce drame signifie que les hommes ont fait leurs dieux trop grands pour eux ; qu'il faut, ou renoncer aux dieux, ou grandir assez. »

Plus grandiose, la thèse de E. Combe *(Tribune de Genève)* pour lequel « l'œuvre hautaine et sévère que Léo » nous laisse, en guise de testament se classera à côté de » tant d'autres monuments de l'immortel génie latin, à » côté du *Prince* et de la Divine Comédie, comme le témoi- » gnage d'une âme sincère et italienne dans le meilleur » sens du mot ». Analogue l'interprétation de José Bianco. Celui-ci pense que le drame « est un enseignement de l'auteur à son pays, la transposition sur un autre plan du deuxième chapitre de « Paris, dernier modèle de l'Occident » sur l'influence de la multitude et de l'élite, le modèle que Léo laisse aux hommes de ce qu'ils devraient être ». Mais nous avons d'autres interprétations encore. Pour E. M. Palermo, la thèse du poème serait « le drame du libérateur qui se bat pour un but qu'il veut et qu'il sait ne pouvoir jamais atteindre ». Et P. Guillain de Benouville croit que « c'est un drame non pas tant sur la liberté elle-même que sur la passion qu'on peut éprouver pour e le ».

Laquelle de ces interprétations est la vraie ? Ou, mieux, laquelle correspond exactement aux intentions de l'auteur ? Nous ne le savons pas. Léo a écrit *Angelica* quand nous

étions enfermés en Italie sous la tyrannie d'un régent plus féroce que celui qu'il décrit. Toute correspondance était censurée, et Léo se garda bien de nous informer de son projet. Quand nous le revîmes, trois ans plus tard, il ne pensait plus à son drame et il ne nous en parla pas. Mais quelle qu'ait été sa première idée, nous croyons que toutes les interprétations que les critiques ont données d'*Angelica* sont également vraies. Le Régent peut symboliser la tyrannie ou la justification de la tyrannie. Angelica peut représenter « la liberté » ou « le peuple opprimé », adorant son oppresseur, ou bien « l'assassin de la liberté ». La patronne peut représenter, tour à tour, la femme exquise, « Poids d'or », comme Léo l'appellera dans un autre drame, ou « le peuple », ou « la France ». Les masques peuvent avoir été des moyens de situer le drame dans une terre définie, ou bien de symboliser des « types éternels », ou simplement de signifier que les hommes ne sont « que des pantins ». Comme dit Léo dans le passage que nous avons cité, « l'œuvre aurait pu peut-être révéler à son auteur des côtés que lui-même n'y avait pas vus ».

Quoi qu'il en soit, c'est justement à cette multiplicité d'interprétations que le lecteur doit ce petit volume.

Depuis le moment où Léo a disparu jusqu'à aujourd'hui il n'y a pas eu de jour où nous ne recevions une lettre, un article, qui nous parle de lui. Ces lettres, ces articles, nous les recueillons précieusement, car ils nous donnent l'assurance que, malgré sa rapide trajectoire, Léo ne disparaîtra pas; et nous les montrons quelquefois à nos amis, aux amis de Léo. Et ces amis nous suggèrent tous la même chose : publier ces lettres, ces articles, comme un témoignage rendu à Léo. La suggestion était trop tentante pour que nous la retenions pas. Nous avions déjà précédemment fait un choix de lettres et d'articles, nous l'avions même donné à l'imprimeur, mais ce premier projet n'aboutit pas.

Chaque réalisation doit avoir une fonction. Quelle aurait

été celle d'un recueil de lettres et d'articles sur Léo et ses œuvres ?

Mais voilà que M. et Mme Pitoëff, qui représenteront *Angelica* à Paris, et M. Missouris, qui la représentera à Athènes, et un groupe d'amis qui comptent la faire donner à New-York, nous écrivent en même temps « pour avoir des précisions sur les personnages du drame, sur l'auteur, sur ses intentions, afin de préparer les interprètes, afin de préparer ceux qui assisteront aux premières représentations d'*Angelica*, qui tous pourraient être désorientés devant un drame si riche, si complexe, qui sort tellement de l'ordinaire ». Et voilà que les mêmes questions nous viennent de la part d'amis, qui ont eu vent de la prochaine représentation d'*Angelica* et qui désirent, à leur tour, éclairer leurs amis.

Alors, nous n'avons plus hésité. Il n'y avait pas de doute, un petit recueil des lettres et des critiques plus importantes écrites sur *Angelica* avait une utilité : celle de faire connaître à ceux qui allaient interpréter ou écouter *Angelica* sur la scène, les différentes interprétations que les critiques avaient données du drame et de ses personnages ; celle de faire connaître au public d'autres pays les répercussions que le drame avait eues dans le leur ; celle aussi de permettre au public qui n'a pu connaître l'auteur directement, de l'entrevoir indirectement à travers les lettres et les critiques de ceux qui l'ont connu.

Un autre secret espoir nous soutient : celui de réunir par cette publication les amis de Léo éparpillés un peu partout à travers le monde, de les présenter les uns aux autres, de leur faciliter ainsi la tâche, de former un groupe. A ce groupe le jour où ils ne seront plus là pour l'entretenir, espèrent confier la mémoire de leur fils

LE PÈRE ET LA MÈRE DE LÉO.

JUGEMENTS SUR « ANGELICA » EN FRANCE

JEANNE ALEXANDRE	*Libres Propos*
HENRI BERGSON	
LÉON-MARIE BREST	*Notre Temps*
P. GUILLAIN DE BENOUVILLE	
MADELEINE BARRÉ	*La Revue de Genève*
ALBERIC CAHUET	*L'Illustration*
ROSE CELLI	*Europe*
ROMAIN COOLUS	
JACQUES COPEAU	*Les Nouvelles Littéraires*
PIERRE COUTURAUD	*Chaleur et Industrie*
CAMILLE DREVET	*Journal de Lyon*
PAUL DUPUY	
LOUIS GILLET	
PIERRE JEANNERET	*La Dépêche de Toulouse*
JEAN LEFRANC	*Le Temps*
FRANC-NOHAIN	*Echo de Paris*
GABRIEL MARCEL	*Sept*
PIERRE PARAF	*La République*
PIERRE DE QUIRIELLE	*Journal des Débats*
SIMONE RATEL	*Journal des Nations*
M. STEINLEN	*Journal de Strasbourg*
SIMONE TÉRY	*Marianne*
MARGUERITE WINKLER	*Journal de Reims*
PAUL VALÉRY	*Variété III.*

JEANNE ALEXANDRE, *Libres Propos*, 25 octobre 1934.

Angelica est le drame d'un mort trouvé dans les papiers du jeune écrivain — ce jeune Léo Ferrero, âme ardente. généreuse et sage, en qui tous ceux qui l'ont connu voyaient une des grandes espérances de notre avenir. Le 27 août 33, un accident d'autos près de Santa-Fe, un chauffeur ivre. Ce drame — la mort d'un jeune — répété des millions de fois pendant la guerre, est, de tous les drames, le plus atroce et le plus inhumain. Le deuil des parents de Léo Ferrero, c'est celui même du Roi Lear, tenant entre ses bras le cadavre de Cordelia.

Angelica — « poème fantastique, à la structure aérienne, qui rappelle parfois Shakespeare, parfois Musset, parfois Aristophane », écrit Guglielmo Ferrero, mais qui fait penser plus encore à *Liluli* — participe aussi à un autre drame, celui de l'exilé, de l'émigré. Drame lui aussi vieux comme le monde, mais que les convulsions de notre époque ont multiplié : Russes, Italiens, Allemands. C'est un exilé politique qui a écrit *l'Enfer*. Dans l'esquisse à grands traits, et sans retouches de Léo Ferrero, il y a une étincelle du feu vengeur de Dante. Désir d'action, interdiction d'agir. Au loin, derrière la frontière, l'injustice défie, hors des prises matérielles. — *Angelica* a été écrite en français et cette résolution de changer de langue tient du désespoir. Mais l'esprit juge ; la distance le fait lucide et justicier.

Esquisse, disions-nous, mais d'un apprenti qui eût été maître. Des traits fulgurent. Les premières scènes, par exemple : dans la cité fascisée ne se trouvent plus pour « manifester » que des provocateurs, et les policiers en sont réduits à s'arrêter les uns les autres. L'invention scénique a su aller d'emblée au plus profond du sujet : ce sont les personnages de la Comédie italienne qui jouent la tragi-comédie politique d'aujourd'hui. C'est découvrir ces hommes-pantins, si bien barbouillés de sagesse politique et de compétences, qui se sont débarrassés de leur âme entre les mains du diable — ici le Régent. Tous, Pantalon, le riche bourgeois, Arlequin, l'artiste vendu, Scaramouche, le militaire, le Docteur bolonais, faux savant et faux bonhomme, etc., tous, ils ne sont que de pauvres mécaniques qui cèdent aux forces ; la peur du peuple aux justes exigences leur fait

préférer la peur du tyran. Le fouet d'un seul les fait chiens.
Sur quoi un homme paraît, c'est-à-dire un héros, Orlando. Il vient délivrer Angelica que le Régent prétend prostituer, que livrent son père et son fiancé, en gémissant. Orlando lance l'appel : Aux armes ! Délivrer l'autre, la victime de l'injustice, n'est-ce pas toujours se délivrer soi-même ? Angelica, c'est la liberté à conquérir ! Le peuple répond. Le Régent culbute. Les pantins, enseignes politiques et économiques, font demi-tour sur leur ficelle, et saluent fort bas Orlando. Est-ce la victoire ? Non, et c'est seulement alors la vraie défaite. Car Orlando ne veut pas prendre la place du Régent ni son fouet ; il veut de libres élections, de libres citoyens. Mais le peuple une fois retourné à son travail, — il faut manger — nul ne veut être libre, et moins qu'aucune autre, Angelica, qui devait, avec sa petite âme de femme, symboliser la liberté. Comme l'Angelique du roman de l'Arioste préfère le beau page Médor à son héroïque amant, elle regrette le Régent, la cour et le viol. Roland ne devient pas fou ; une balle anonyme lui épargne cette peine. « Les hommes comme Orlando, sous tous les régimes, en tout temps, et dans tous les pays, seront crucifiés par leur peuple ». Est-ce simple pessimisme de jeunesse, et romantisme ? La pensée amère et précoce de Léo Ferrero va plus loin : les hommes ont fait leurs dieux trop grands pour eux. Ou renoncer aux dieux ? Ou grandir assez ?

Les ébauches laissées par ce jeune grand mort permettront-elles de deviner la réponse qu'il cherchait à cette question ? Mais ce qui ne fait guère de doute, c'est que cette réponse qu'il avait entrepris de découvrir durement, par la méditation et par l'action, manquera aux hommes de demain.

JEANNE ALEXANDRE.

HENRI BERGSON, 21 mai 1934.

... Je ne puis vous dire combien m'a ému la lecture d'*Angelica*, des trois Essais, et de l'Introduction. C'est un philosophe et un poète, se pénétrant en quelque sorte l'un l'autre, que le monde a perdu. Et c'est aussi une de ces âmes privilégiées auxquelles notre pensée doit se reporter toutes les fois que nous serions tentés de désespérer de l'humanité.

Je serais très étonné si beaucoup de lecteurs, en fermant le livre, ne s'étaient pas remémoré, comme moi, les vers de Virgile : *Heu, miserande puer, si qua fata aspera rumpas, Tu Marcellus eris !*

HENRI BERGSON.

LÉON-MARIE BREST, *Notre Temps*, 29 nov. 33.

...Cette œuvre, qui révèle un Léo Ferrero inconnu, mais combien attachant ! découle directement du drame qui travailla l'auteur au départ du pays natal, qu'il aimait par-dessus tout Elle offre un caractère à la fois symbolique et satyrique très poussé. Les personnages ne sont autres que ceux de la *Commedia dell'arte* remis au ton du jour. Une petite ville italienne sous. la tyrannie d'un régent très intelligent, à la fois pervers et dilettante. Une femme, Angelica (la liberté conventionnelle et illusoire, la licence) qui désire le Régent. Le début de la pièce montrerait l'heureux développement de l'entreprise amoureuse du Régent, qui rétablit en l'honneur d'Angelica l'ancienne loi du cuissage, si un inconnu étranger à la ville — *Orlando* — ne venait mettre l'obstacle d'une conscience droite et d'une pensée réfléchie et courageuse. Le Régent, à la suite d'une émeute vivement menée se laisse renverser sans trop de tristesse — il s'attend à tout des hommes — et Orlando prend le pouvoir.

Malheureusement, gouvernant avec les idées et l'éthique en usage chez les vrais philosophes, il finit par se mettre à dos le peuple, qui n'est plus mené à coup de triques, et les gouvernants : ministres, députés et autres masques, parce que les prébendes se laissent attendre. *Angelica* (la liberté illusoire) tue le héros, amoureux de la liberté vraie, dont elle est jalouse. Cette mort, Léo Ferrero la montre comme l'apothéose hors d'un monde indigne de beauté.

Beaucoup plus émouvant est Orlando, le personnage central de l'œuvre, car c'est autour de lui qu'elletour ne et que les deux séries de masques dont je viens de parler prennent conscience d'eux-mêmes et livrent à la vie extérieure les plus secrets déroulements de leur intimité. Orlando est d'origine mystérieuse, car il est, telle la vie, décidé et sans morgue. Mais, pour le malheur de son existence charnelle, il sert jusqu'à l'agonie le culte

d'idées qui lui sont chères. Il est la manifestation de ce libéralisme intellectuel qui est certainement le sens le plus subtil des grandes civilisations. Il est la norme agissante et rappelle, tel un Christ du XVIII[e], aux grands comme aux petits, le devoir et toute la sainteté inclus dans le seul fait de la conscience.

J'ai dit Christ, ou poète, ou aède, car la fine ironie dont se teinte l'allure du personnage ne doit pas un seul instant faire oublier la gravité du problème, dont Léo Ferrero aurait certainement étudié dans d'autres œuvres les différentes phases et faces. Ce problème est beaucoup trop complexe pour qu'une seule phrase le désigne et le limite. C'est, en gros, le rapport entre l'individu libre et pleinement autonome, avec des formes de vie collective, dont la gaieté et la facilité ne peuvent plus voiler, par la présence même de cet individu réactif, et l'incohérence et le devoir et la peur.

Léon-Marie Brest.

P. Guillain de Benouville. Paris, Décembre 1934.

... Simone Ratel me prêta l'introuvable « Leonardo ». Ce fut un éblouissement. Je trouvais là, magnifiquement dites, certaines choses que je pensais confusément... et le sentiment d'une certaine communauté spirituelle me faisait regretter de ne l'avoir point connu.

Je viens de lire *Angelica*. Même finesse, même sentiment de « reconnaissance ». J'ai retrouvé la note si pure de cet enthousiasme profond, invincible, entraînant, qui se teinte d'une tendre ironie, pour ne pas trop effaroucher les uns et les autres ; et aussi parce que chacun d'entre nous a une méthode pour « humaniser » ses aspirations les plus spirituelles et que celle de votre fils était précisément cette tendresse, qui n'était sceptique que pour pouvoir en secret être plus légère, plus aérienne. Ceux qui sont les amis de votre fils pénètrent ce « secret » avec aisance.

Au cours de ces pages, il apparaît avec netteté que votre fils était touché profondément par une grâce qui n'appartient pas à notre univers ; son amour de l'esprit a fait de Léo Ferrero, brimé en Italie, et cependant complètement italien, un Léo Ferrero admiré en France parce qu'« écrivain français » admi-

rable ! C'est dire que sa foi en l'esprit était invincible et qu'il devait donner le message qu'il a donné en dépit d'une coalition dont tout autre aurait été victime.

Comme vous avez raison de dire qu'il était « déjà mûr » pour une existence meilleure ! Il était si riche et si conscient de sa richesse qu'il dédaignait les moyens. Ainsi, il fait un drame, non pas tant sur la « liberté » elle-même, *que sur la passion qu'on peut éprouver pour elle.* C'est ce qui éloignera de lui les intrus. Et c'est aussi ce qui le rendra plus cher à ses amis. Il convainc de sa grandeur et de la grandeur de ses idées, sans employer aucun système, aucun tour de bâton. Il se présente tel qu'il est. Et il donne le besoin d'être meilleur...

P. Guillain de Benouville.

Madeleine Barré, *Revue de Genève.*

Il est difficile de rencontrer une œuvre aussi poignante que *Angelica,* car ce drame satyrique constitue presque un triple drame. Tout d'abord, il met en scène « le plus grand drame de l'histoire » — la lutte de l'homme pour la liberté, lutte à l'issue de laquelle le héros de la pièce donnera sa vie.

Drame encore que la brève existence de ce génial Italien, qui, mûri par la souffrance, écrivit à 26 ans, dans une langue qui n'est pas la sienne, ce poème fantastique appelé à un retentissement mondial.

Drame enfin que cette magistrale introduction dans laquelle un historien célèbre, laissant percer sa douleur, explique la genèse d'*Angelica,* et porte à la connaissance du lecteur la vie de son fils Léo, qui était aussi son disciple, et qui, selon les lois naturelles, devait lui survivre et le perpétuer. Au contraire, c'est le père qui va consacrer désormais le reste de son existence à établir la renommée posthume du jeune auteur si prématurément disparu.

Madeleine Barré.

ALBÉRIC CAHUET, *L'Illustration*. Paris, 2 Juin 1934.

Il est des œuvres posthumes qui nous saisissent davantage que des œuvres de vivants. Dans certains livres de jeunes morts, nous discernons les richesses promises dont un sombre destin nous a dépouillé et nous recevons comme un choc pathétique de ces existences qui se sont appliquées à se surréaliser dans leurs limites courtes. Nous y trouvons une synthèse des sensibilités, des aspirations, des espoirs, des mirages qui sont au départ de toutes les vies d'élection et de fatalité. *Angelica*, le poème social de Léo Ferrero, mort l'an dernier à trente ans, est une de ces œuvres dont la lecture crée en nous des émotions exaltantes et poignantes... Voilà six ans, Léo Ferrero était venu à Paris pour s'emparer totalement de la langue dont il voulait faire sa libre expression littéraire. Et, surtout, il voulait chercher en France le remède au mal qui désaxait la civilisation occidentale. Ce remède, c'était l'équilibre de forces contraires assuré par la liberté. La prose souple et légère, imagée, lumineuse, de *Paris dernier modèle d'Occident*, lui coûta deux ans d'efforts, récompensés par le succès d'un livre. Tandis qu'il travaillait à son *Paris*, le jeune philosophe multipliait ses acquisitions intellectuelles dans toutes les directions... il écrivait *Angelica*. Le sujet, sujet immense, c'est dans une suite d'actions et de situations, dans une présentation de personnages symboliques, dans le choc continu de phrases lapidaires, ce drame éternel de l'histoire : la lutte de l'homme pour la conquête de sa liberté...

Il fallait, dans *Angelica*, pour laisser des mots d'espoir sur les lèvres d'un mourant, toutes les hauteurs d'une âme ailée qui croit à la révolution morale des hommes, la seule qui permettra d'atteindre, après des siècles d'épreuves et de chutes, la liberté, cette cime. L'œuvre rejoint en pensée de belles œuvres récentes comme *La Colombe poignardée* de Gaston Sorbet et l'essai de psychologie sociale de Drabovitch.

Il y avait dans ce vivant magnifique et bref, un prophète. Il était né avec un message pour les hommes, la partie essentielle de ce message est dans ce poème ; à peine a-t-il eu délivré son message, il est parti.

Rose Celli, *Europe*, 15 janvier 34.

L'image charmante que le jeune écrivain offrait en ce monde est pour toujours endormie : sa grâce, sa nonchalance, et cet équilibre d'ironie et de tendresse, d'audace et de respect. « Il était doux dans un siècle sauvage », nous disait celle qui, seule peut-être, a le pouvoir de ressusciter les traits d'un visage et d'une âme qu'elle avait formés. Ici, ne rappelons de ce visage que sa signification essentielle : il était tendu vers l'esprit. Parmi toutes les quêtes qui sollicitent une jeune intelligence, riche de dons et de gains, il avait choisi celle-ci : « les *interiora rerum*, ce qui ne se voit pas », comme il l'écrit lui-même de Léonard de Vinci. Recherche bien différente de celle qui pousse à la desséchante analyse ou à de hâtives synthèses. Aucun mal du siècle ne l'agitait. Il avait de trop fortes racines pour remettre puérilement en question les problèmes déjà résolus, ou pour en inventer de faux. Il est allé tout droit, comme un chevalier, à la vraie bataille : celle de l'esprit. Son premier livre est un essai d'esthétique pure, c'est-à-dire de pure philosophie. Vous commencez, lui disait Paul Valéry, dans la longue lettre-préface dont s'orne l'œuvre de ce jeune homme de vingt-cinq ans, vous commencez par où bien des philosophes finissent... Mais ce jeune homme savait mystérieusement qu'il n'avait pas de temps à perdre. Pour lui, les problèmes spirituels les plus dépouillés se lièrent au drame le plus vivant de l'esprit. Ayant élu la France comme patrie de son œuvre et de sa pensée, il écrivit la comédie héroïque d'*Angelica*, toute brûlante d'une passion réfléchie et douloureuse pour la liberté, drame de l'esprit avant tout, car, pour le fils de Guglielmo Ferrero, la liberté, c'est essentiellement le climat où l'esprit peut croître et s'épanouir. Liberté et responsabilité, ou, liberté et conscience, voilà les deux termes par quoi Léo Ferrero, intelligence enthousiaste, cœur lucide, fut, non divisé, mais uni. Cette union intérieure était, au moment de son départ pour l'Amérique, son plus grave souci. Pour mieux l'accomplir, il cherchait, disait-il, « une règle ». Comblé de dons, il ne se contentait pas, il voulait se mériter. Ses Notes révèleront sans doute que ce voyageur marchait bien sur la terre, et que, s'il voulait le noyau de toute chose, il savait qu'il en faut auparavant manger la pulpe. Mais

il emportait partout avec lui son espace spirituel, où son visage était modelé, où chacun de ses gestes s'inscrivait, et que les messages du monde devaient traverser nécessairement.

Il était du petit nombre de ceux dont on peut dire : « jamais le destin ne surprend en lui sa vie inachevée ». Ce jeune homme a œuvré et vécu de telle sorte que chacun de ses pas, dans sa courte carrière, est marqué de perfection. Au lieu de dépenser d'inutiles regrets en songeant à ce qu'il aurait fait, réjouissons-nous de ce qu'il a fait, de ce qu'il fut, de ce qu'il reste, dans son œuvre et dans nos cœurs, plus qu'un écrivain dont les Lettres françaises sont fières, un exemple lumineux.

Rose Celli.

Romain Coolus, Paris, 7 juin 1934.

... C'est un essai dramatique de la plus haute originalité, qui nous permet de mesurer toute l'importance de la perte que la littérature et le théâtre ont faite en le perdant. Il y a là, en effet, une « synthèse burlesque » qui, par un art subtil et très personnel, relève à la fois de Shakespeare et de Guignol. Cet ouvrage révèle dans son auteur, en même temps qu'un poète de grande classe, un moraliste des plus pénétrants (dont l'amertume n'est que trop justifiée) et un satyriste d'envergure. Je ne connais pour ma part aucune œuvre analogue à celle-là, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

Jacques Copeau. *Les Nouvelles Littéraires*, 19 mai 1934.

Angelica est certainement une œuvre des plus distinguées. Elle a de la profondeur, mais surtout de la limpidité. Quels que soient l'ampleur et le poids de la pensée, elle se meut ici avec aisance, selon les nécessités de l'action dramatique, sans se laisser engluer par les mots. Il y a dans l'art de Léo Ferrero quelque chose de svelte et de dégagé, de fier, d'ardent, de direct, même dans le mystère, de libre, et, déjà, de remarquablement équilibré. On sent que l'auteur s'est préoccupé du problème moderne du théâtre et de sa technique, qu'il l'a abordé en poète

et en homme de métier. Il fut, en fait, l'un des compagnons de Pirandello au théâtre des Douze.

Léo Ferrero, jeune homme exilé, grand voyageur, curieux d'une culture universelle, se relie pourtant d'une manière vivante et profonde à la tradition littéraire de son pays. Son père nous apprend que « dans tous ses écrits sur la littérature italienne, Léo a insisté sur l'erreur commise par les auteurs italiens en voulant chacun faire œuvre à part, et sur la nécessité que ces auteurs se rattachent les uns aux autres ; faute de quoi, isolés dans le temps et dans l'espace, ils se perdent tous. J'ai bien des fois fait une remarque analogue au sujet des jeunes écrivains du théâtre français. Je me borne pour aujourd'hui à signaler avec émotion l'œuvre de Léo Ferrero. J'aurai l'occasion d'y revenir. Par son style, par la faculté qu'y montre l'auteur d'inscrire sa pensée profonde dans un conte de libre allure — à la manière de Shakespeare et de Musset — par l'emploi qu'il y fait des masques traditionnels de la comédie italienne, *Angelica* touche à quelques-uns des problèmes les plus urgents, selon moi, de notre dramaturgie moderne.

Jacques Copeau.

Pierre Couturaud, *Chaleur et Industrie*, *n*° 33. Paris.

Le 26 novembre dernier, dans cet hôtel de l'avenue Hoche, qui a pris une place insigne dans l'histoire des Lettres, Mme Maurice Pouquet, belle-fille de M. Gaston de Caillavet, a réuni les amis de M. et Mme Guglielmo Ferrero.

C'était une émouvante réunion — autour d'une colonne tronquée : on y a lu une des œuvres inédites du fils du grand historien, M. Léo Ferrero, mort dans un accident d'automobile, au cours d'un voyage d'étude en Amérique. Et cet hommage rendu à une aussi jeune mémoire, on va voir qu'il n'a pas été sans emprunter au cours actuel des choses un assez frappant caractère.

A plusieurs reprises, au cours des semaines précédentes, nous avions eu, aux bureaux de la Revue, la visite d'émigrés allemands, en quête d'une activité nouvelle. Tous ces exilés, professeurs et savants, écrivains ou hommes d'affaires étaient gens

de valeur... Nous y pensions, en écoutant les âpres explications de M. Guglielmo Ferrero, touchant cette œuvre de son fils, dont on allait nous donner lecture. Car il s'agissait aussi d'une œuvre d'exil ; et non seulement faite en exil, mais inspirée par l'exil lui-même, et par tout ce qui avait contraint un homme de cet âge à s'expatrier.

Lorsque nulle liberté ne subsiste de parler ou d'écrire, et qu'aucune action n'est loisible que sous une forme et suivant des directions, dont il faut bien reconnaître que tout le monde ne les peut pas admettre, il n'est plus, pour certains esprits, pour certaines finesses de conscience, qu'une attitude possible... Mais il est dur, au seuil de la carrière, de n'avoir d'autre ressource que de se renoncer — ou de s'expatrier.

Ces réflexions nous ont été inspirées par ce qu'il nous a paru entendre de cette œuvre de Léo Ferrero, qu'on nous a lue le 26 novembre.

Il s'agit d'une pièce de théâtre, intitulée *Angelica* et qui emprunte ses personnages à la comédie italienne. Très adroitement écrite et fort intelligemment conçue, cette pièce est à la fois d'une délicatesse et d'une acuité spirituelle remarquables. Elle dénote une connaissance humaine et une expérience politique étonnantes chez un aussi jeune homme ; et ce n'est que pour aggraver cette sorte de désespérance, qui semble s'en dégager...

Camille Drevet, *Journal de Lyon*, 10 juin 1934.

Alors que dans un si grand nombre de pays les dictatures s'organisent, se stabilisent et que chaque jour quelques libertés disparaissent, voici que nous est offerte l'œuvre du jeune poète-philosophe Léo Ferrero : « Angelica ou le Drame de la Liberté ».

Entourées de personnages qui rappellent les masques de la comédie italienne, trois figures centrales : le Régent, dictateur cynique ; Orlando, celui qui dit tout haut ce que les autres pensent et qui, sans illusion sur les hommes, cherche à aider les faibles ; Angelica, figure insaisissable et belle. On est en pleine dictature : Le Régent veut posséder le soir même la belle Angelica. Orlando faisant d'Angelica le symbole de la liberté s'oppose

au Régent, fait une révolution. La révolution faite, tous sont mécontents : Orlando veut réduire l'armée, il n'est pas galant, ne fait pas de proclamation.

Seul un ouvrier est satisfait du régime.

— « Que pensez-vous de la liberté, lui demande Orlando. — Qu'elle est douce et belle. — Merci mon ami. »

Angelica ne peut comprendre qu'Orlando ne lui fasse pas la cour. « J'avais rêvé de vous sans vous connaître... Vous êtes trop différente de ce que j'avais imaginé », lui déclare Orlando.

Et lorsque Angelica le blesse mortellement, Orlando s'écrie : « Pourquoi m'as-tu tué ? Je t'aimais ». Et dans une envolée lyrique vers « la vie, vers les choses belles, vers les villes qui fleurissent là où les hommes savent ne pas tuer », il meurt.

Seule la patronne de l'auberge le pleure. La foule médiocre ne l'a pas compris.

Les deux seuls êtres qui ont eu le sens clair ou obscur de la liberté pour laquelle il luttait sont l'ouvrier et la patronne de l'auberge.

Je me souviens du soir où, revenant de chez mes amis Ferrero, je lus le manuscrit d'« Angelica ». La froide nuit s'anima. Des figures de poètes semblaient toutes proches : Shakespeare, Musset, se mêlaient à celle du disparu. Cette œuvre irréelle est chargée de réel. Cette œuvre qui paraît attristante, décevante, est chargée de confiance. La liberté n'est plus, comme le dit Guglielmo Ferrero, le rêve romantique de 1830. Un siècle de guerres, de luttes, de dictatures, de révolutions, nous a permis d'entrevoir la liberté de demain, « ascension supérieure » mais douloureuse de l'histoire. Il faudrait citer la page magistrale que Guglielmo Ferrero, dans la préface d'« Angelica », consacre à cette lutte pour la liberté, dont la Révolution française n'a été qu'un prologue court, confus, romantique. Aujourd'hui la guerre a détruit le peu de liberté existante. Les pays qui semblent encore libres « traînent derrière eux leur liberté comme une chaîne de forçat ». Le désordre universel menace de tout engloutir. Comment les hommes arriveront-ils, après avoir abandonné les traditions, les autorités de jadis, à la morale supérieure et à la sagesse qui les défendront ? Le problème de la liberté, qu'on croyait résolu, vient à peine d'être posé. Il faudra le résoudre.

Oui, nous assistons à la mort des libertés, à l'écrasement

brutal de ce qui fait la beauté de la vie, à l'anéantissement de la vie elle-même. Et nous voulons lutter pour les libertés de demain. « Avant les républiques il n'y a pas de républicains, avant la liberté il n'y a pas d'hommes libres », dit Léo Ferrero. L'ascension vers ces libertés sera douloureuse. Il faut nous libérer des dictatures financières, de l'esclavage des forces matérielles, des richesses, de la technique, nous libérer de la guerre et de son avilissante préparation, nous libérer de l'hypocrisie odieuse des morales de privilégiés, de la lâcheté de ceux qui ne savent que ramper devant le pouvoir, de la brutalité de ceux qui ne veulent qu'opprimer à leur tour. Il faut nous libérer nous-mêmes de nos instincts, de nos égoïsmes, de nos préjugés.

Cette lutte a ses héros, ses martyrs. Saluons en Léo Ferrero un de ses poètes très proche de nous et infiniment émouvant.

CAMILLE DREVET.

PAUL DUPUY. Paris.

...Il y a quelque chose d'ailé dans cette mise en scène, de personnages symboliques renouvelés, dans les allées et venues échappant à toute nécessité d'un drame organisé et dont les paroles et les pensées sont le drame lui-même, plus encore que les actes réduits au minimum. Il n'y a qu'un poète jeune pour imaginer cela... Et quelle souplesse d'allure dans un esprit qui passe avec une si parfaite aisance d'un jeu aussi agile que celui d'*Angelica* à la gravité soutenue de la leçon sur « Pouvoir et Influence » bien qu'ici on sente encore le poète, comme on sent le philosophe dans *Angelica*.

PAUL DUPUY.

LOUIS GILLET. Paris, 25 mai 1934.

Le précieux petit livre que vous m'envoyez me représente Léo plus vivement encore. Je le tiens pour une relique que je joins pieusement à l'essai sur Léonard et à cet admirable *Paris dernier modèle de l'Occident* fait avec toutes les douleurs, mais sans les rancunes de l'exil, avec le plus pur sang du cœur.

Ce n'est qu'en vous lisant que j'ai connu le drame du « fuoruscito ». Dans sa conversation, Léo n'en laissait rien deviner. I avait la pudeur de son mal, il se refusait à se plaindre de sa patrie. Que l'Italie est donc cruelle à ses fils ! La plainte de Virgile gémit tout le long de son histoire, et il n'y a pas toujours un Auguste pour l'écouter.

Votre biographie de Léo est admirable. Je suis stupéfait de la maturité des trois derniers morceaux (surtout de la leçon sur les Élites). Il y a là des accents d'une foi, d'une vérité, d'une pureté héroïques. Il ne se peut qu'ils soient perdus pour le monde et pour l'Italie. Pourquoi revois-je toujours Léo tel que le vis à vingt ans, par une délicieuse matinée florentine, parlant de Pascoli, de d'Annunzio, avec cette ardeur qui était déjà la sienne ? Nous passions devant le Baptistère de Santa Maria del Fiore ; et je revois en cet instant le tableau du quattrocento qui nous montre *Dante* jetant un regard nostalgique par dessus les murs de la ville ingrate et interdite !

Louis Gillet.

Pierre Jeanneret, *La Dépêche*, 30 mai 1934.

Angelica ! drame de la liberté ! Tandis que, dans les États de l'Europe, moralement déchirés, matériellement affaiblis par la guerre mondiale, on renonçait, sous la pression des dictatures épaulées par quelques minorités armées, à la plus belle conquête de l'homme : la liberté, un jeune poète, un spectateur de la tragédie universelle qui se déroulait sous ses yeux, un visionnaire qui comprenait toute l'horreur du drame nouveau qui devait replacer le monde civilisé à deux pas de l'abîme, un exilé qui avait trouvé à Paris une hospitalité généreuse, décrivait en trois actes passionnés la lutte de ceux qui voulaient conquérir ou garder leur liberté, et magnifiait en artiste et en psychologue leur héroïsme.

Lorsque Léo Ferrero vint s'installer au Quartier latin, il entrait dans sa vingt-sixième année. Il avait quitté les douces collines de sa Toscane, ces collines qui, à l'infini, se mêlent dans une lumière argentée avec le ciel, il avait laissé derrière lui la maison familiale à l'architecture paysanne, simple, mais pure, où son père, Guglielmo Ferrero, était gardé, le jour et la

nuit, par une vingtaine de gens en armes, la police et la milice fasciste.

Dans le cœur du jeune homme, l'orage qui grondait depuis si longtemps allait éclater. Tout ce qu'il avait vu, le souvenir de tout ce qu'il avait vécu, l'oppressait. Maintenant, à Paris, il voulait libérer sa conscience. Toutes les choses qui ne pouvaient être dites là-bas, toutes les choses qui ne pouvaient être suggérées dans les lettres censurées, tout ce qui ne pouvait être raconté dans des journaux esclaves, eh bien ! il l'écrirait quand même et le monde saurait la vérité. En quelques semaines, il composa *Angelica.*

Angelica, drame de la liberté, c'est le chef-d'œuvre littéraire produit par l'Italie contemporaine. Alors que, dans les rangs du fascisme, on réclame tous les jours ce chef-d'œuvre aux écrivassiers du royaume, il se trouve aujourd'hui que c'est l'opposition en exil qui vient de le donner. Là où est la douleur n'est-il pas vrai que souvent l'art accompagne ?

... Œuvre d'art, *Angelica* se défend par la beauté de sa composition. Ici, la progression dramatique est digne des plus grands maîtres ; n'a-t-on pas, à son sujet, parlé d'Aristophane, de Shakespeare, de Musset ? Pas un seul personnage qui ne soit complet, défini ici par un mot, là par un dialogue, plus loin par une scène entière, avec une extraordinaire acuité psychologique.

... Mais les trois chefs-d'œuvre psychologiques du drame, les trois portraits peints par Léo Ferrero, et absolument nouveaux dans la littérature contemporaine, sont ceux d'*Orlando,* héros de la liberté, d'*Angelica,* la liberté, et du *Régent,* le tyran de la ville.

Le dialogue du Régent et d'Orlando au deuxième acte est d'une intensité dramatique prodigieuse. Et quelle puissance d'imagination créatrice! Comment expliquer en trois lignes des personnages aussi nuancés, et qui, la pièce lue, le livre fermé, vous apparaissent, comme des types ?

Drame social, *Angelica* est la première œuvre d'art sortie du chaos dans lequel nous vivons. Tragédie de l'homme bien individualisé et qui veut exprimer librement son moi en conflit avec une dictature tyrannique épaulée par un mouvement collectif, composé d'hommes pitoyables, victimes de leur propre faiblesse.

Qu'on ne se trompe pas d'ailleurs, il ne s'agit pas ici de l'en-

thousiasme romantique du 89 ou du 48, mais, comme dit Guglielmo Ferrero dans une émouvante introduction à l'œuvre de son fils de la « liberté telle qu'elle sera pour l'humanité de demain » chantée par le jeune poète « comme une ascension supérieure mais douloureuse de l'histoire, dont l'homme ne devient digne qu'en dominant son « amour de soi ».

Tel est le sens profond de tout le drame. Le mort en exil en a donné une version lyrique dans les dernières paroles de son héros Orlando qui s'écrie, agonisant : « Mes amis, pourquoi, pour aimer ceux qui vous aiment, attendez-vous qu'ils soient morts ? »

PIERRE JEANNERET.

JEAN LEFRANC, *Le Temps*, 28 nov. 33, Paris.

... Je fus frappé hier par la voix d'un jeune que la cruelle imbécillité du hasard vient de réduire au silence...

Le témoignage de cette intelligence précoce, librement initiée à la culture italienne et à la culture française, est bien digne d'être retenu des interrogateurs de l'avenir. Or, c'est un scepticisme douloureux que cet enfant merveilleux gagna en nous regardant vivre, nous les Français insatisfait, d'un sort que nous ne nous hâtons point de changer, et, à regarder s'exalter ses compatriotes glorieux et réconfortés des promesses qu'ils s'adressent à eux-mêmes. Avec un souci d'équité intellectuelle qui surprend et qui charme, ce poète naissant à la gloire nous jugeait très humainement.

FRANC-NOHAIN — *L'Écho de Paris* — 17 mai 1934.

Un dimanche du dernier mois d'août, pendant l'été de cette même année 1933, dont le printemps avait emporté la comtesse de Noailles, à la veille de s'embarquer pour le Japon et la Chine, Léo Ferrero a été tué à Santa-Fé, au Mexique, dans le plus tragique et le plus stupide des accidents d'automobile ; il n'avait pas trente ans.

A la consternation de ses amis, nous avons pu mieux mesurer le désespoir accablé de sa famille, d'un père pour qui il n'était

pas seulement le fils de sa chair, mais le continuateur de sa pensée.

Et c'est aujourd'hui le père qui, parvenu au sommet de la renommée, aura en même temps atteint au fond de la douleur humaine, c'est M. Guglielmo Ferrero qui, en dépit de sa grande œuvre d'histoire, considère maintenant qu'il n'a plus d'autre but dans la vie que de faire d'abord revivre l'œuvre de son fils Léo et qui, en l'expliquant et en l'enrichissant d'une préface d'un caractère sans doute unique dans l'histoire littéraire, tant par sa ferveur que par son élévation, et par les conditions dans lesquelles elle aura été écrite, M. Guglielmo Ferrero, commençant la publication des pages inédites et posthumes de Léo Ferrero, nous présente aujourd'hui, cette admirable et singulière *Angelica*...

Il est impossible de demeurer insensible à l'accent de vraie jeunesse, de générosité, d'enthousiasme, qui anime ces pages, où passent, à chaque instant, le souffle de Shakespeare, la fantaisie et la poésie de Musset.

Il est impossible qu'un Jouvet, un Dullin ou un Baty, ces audacieux et compréhensifs animateurs de notre théâtre, ne soient pas tentés de réaliser sur la scène cette *Angelica*, qui doit triompher comme une sœur de « Lorenzaccio », mais une sœur plus véridique et qui a souffert par elle-même et pour les siens.

En tous cas, la merveille, ici n'est-ce pas le style, ce style que, du premier coup, un jeune étranger était arrivé à se créer dans notre langue, pour en faire son instrument littéraire, et un instrument qu'on le voit ainsi manier, tout de suite, avec une aisance surprenante, une incomparable maîtrise ?

Quand Orlando meurt, frappé par *Angelica*, celle-là même qu'il a voulu délivrer, et qui symbolise, avons-nous dit, la liberté — car tel est trop souvent le sort du sincère défenseur de la liberté de mourir pour elle et par elle, — au moment qu'il se sent mortellement atteint, Orlando prononce ces dernières paroles :

— « Mourir... verbe étrange... Mourir... N'est-ce pas cette chose qui arrive aux autres ?... Et en ouvrant les fenêtres vous verrez encore le grand soleil du matin illuminer la poussière, et vous verrez les arbres, le ciel, les oiseaux, des femmes qui sourient, des hommes qui souffrent, des moissons qui croissent, des grandes pluies, des sécheresses et mille et mille événements.

Vous verrez encore des automnes à l'air transparent, où les bruits sont purs et résonnent au loin, où les abeilles sont douces à entendre, où le ciel est vert et toutes les choses sont lasses ; et des printemps trop vastes, surhumains et indifférents, et vous suivrez, avec l'attente perpétuelle de quelque chose de meilleur, l'attente des saisons. »

Ces mots, d'une tristesse et d'une nostalgie qui prennent à la gorge, qui donc les dictait à Léo Ferrero, sinon, hélas ! une obscure et mystérieuse prescience, — comme ses derniers vers à la comtesse de Noailles, — et, peut-être, l'Ange de la Mort ?

Car lui non plus ne verra plus aucun de ces spectacles, dont l'énumération harmonieuse et délicieuse nous apparaît maintenant sous sa plume, ne peut pas nous apparaître autrement qu'à travers des larmes...

Pauvre enfant prédestiné qui avait trouvé, à vingt ans, une des plus étonnantes définitions de la mort, au sens des hommes une des plus profondes et qui va le plus loin :

— « *Mourir : n'est-ce pas cette chose qui arrive aux autres ?* »

Et voilà que, brutalement, atrocement, cette chose lui est arrivée à lui.

FRANC-NOHAIN.

GABRIEL MARCEL — *Sept* — Juvisy, 8 juillet 1934

Il ne paraît pas possible de lire sans une vive émotion le drame posthume de *Léo Ferrero* qui vient de paraître aux éditions Rieder, et l'introduction dont son père, Guglielmo Ferrero, l'a fait précéder.

... A certains égards, c'est aux drames philosophiques de Renan, à Caliban en particulier, qu'on serait tenté de la comparer. Ici, pourtant, le sens dramatique est beaucoup plus accentué. *Angelica* est l'œuvre d'un véritable auteur de théâtre, qui s'est affranchi cette fois d'un certain nombre de conventions auxquelles il est certain qu'il aurait su se soumettre à l'occasion. Avant l'exil, au surplus, il avait fait représenter à Rome avec un vif succès ses *Campagne senza madonna* ; il avait alors vingt-et-un ans. Comme l'*Ariane* et *Barbe Bleue* de Maeterlinck, *Angelica* pourrait s'appeler aussi « la délivrance inutile ». Les indications

marquent clairement le caractère fantaisiste de l'ouvrage ; les personnages sont habillés comme des gens d'aujourd'hui, mais gardent quelque pièce de l'habillement traditionnel, qui est celui des protagonistes de la comédie italienne...

... Le troisième acte met en scène les mécontentements qui s'allument de toutes parts au sein d'un régime qui devrait satisfaire tout le monde. *Angelica*, qu'il a sauvé de la honte, ne paraît pas beaucoup apprécier son bonheur ; elle constate avec mauvaise humeur qu'aux yeux d'Orlando elle n'est qu'un symbole. Elle ne veut pas être la *Liberté*, et elle veut être *Angelica* et c'est elle qui, d'un coup de revolver, abattra l'idéologue. En guise d'oraison funèbre, ceux qu'il a cru affranchir se répandront sur lui en un chœur de sarcasmes. Et c'est la fin du drame. La cause de la liberté est-elle donc par essence une cause perdue ? Je ne sais, mais j'ai l'impression qu'une espérance invincible, embusquée au plus secret de ce drame, en dément finalement les conclusions apparentes.

Gabriel Marcel

Pierre Paraf — *La République* — 13 mai 1933.

... Tous ceux qui ont connu et lu Léo Ferrero, enfant gâté de l'intelligence, fils de Florence, aimant Paris d'amour et le lui disant en une déclaration qui compte parmi les plus gracieux messages que notre capitale ait reçus, ont mesuré l'immensité de sa perte...

Paris, la Liberté, pour beaucoup d'hommes hors de nos frontières, ces deux valeurs ne sont point encore dépréciées...

C'est justement ce problème que Léo prit pour thème de sa dernière œuvre, de ce drame fantastique hors du temps et de l'espace — *Angelica* (Rieder).

... L'Orlando de Léo Ferrero sera aussi follement chevaleresque que son homonyme ; à travers *Angelica*, c'est la liberté qu'il aime d'amour.

La cité étouffe sous l'oppression d'un régent tyrannique ; Orlando la délivrera. Seul parmi tous, seul contre tous, au milieu de la lâcheté, de l'espionnage que le Reich connaît encore, que des pays voisins ont bien connu.

Et Orlando sera bafoué, maudit, à l'heure du triomphe... Angelica le tuera d'un coup de revolver. Alors, tout le monde se réconciliera autour du cadavre de l'homme libre.

Et tout cela est conduit joyeusement, sur un rythme de comédie italienne, parmi les masques qui s'agitent.

On croit entendre dans les coulisses un air de mandoline...

... Divine comédie toujours...

Pierre Paraf.

Pierre de Quirielle. — *Journal des Débats* — 19 juin 1934.

C'est une chose émouvante et tragique que la destinée de Léo Ferrero, mort, aux États-Unis, d'un accident d'automobile, le 26 août 1933, près de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique. Il allait avoir trente ans; il était le fils de M. Guglielmo Ferrero et de Mme Gina Lombroso. Il avait trouvé, au foyer où il était né et où il avait grandi, les plus hautes et les plus rares qualités de l'esprit ; il avait développé, dans un milieu exceptionnel, les dons et les richesses d'une nature qui ne l'était pas moins. Artiste ou penseur, lequel des deux côtés d'une telle nature aurait prédominé en Léo Ferrero ?

L'incontestable talent, d'une variété extrême, qu'il avait affirmé dans des œuvres publiées d'abord en italien, puis en français, mûrissait. Il allait parachever sa formation en visitant longuement le Japon et la Chine, qui l'attiraient beaucoup, quand l'accident stupide l'a emporté. On l'a ramené d'Amérique ; on l'a enterré, à Genève, dans le cimetière de Plainpalais, non loin de la tombe de Calvin.

Il avait écrit, très jeune, en Italie, des articles, des poèmes. Un petit volume réunissait deux pièces de théâtre dont l'une fut représentée, avec succès, à Rome en 1924. Celle-ci, *Les Campagnes sans Madonna*, retraçait le drame d'un paysan dans la Toscane d'aujourd'hui, que la grande ville attire, que sa mère et sa jeune femme, attachées à la terre, retiennent en finissant par triompher. L'autre, la *Chevelure de Bérénice*, mettait en scène, dans un cadre antique un peu romantisé, la vie, l'entourage les amours et la mort du poète Catulle. A travers quelques recherches juvéniles d'un acteur de vingt ans, on trouve dans

toutes deux, l'intelligence, le sens poétique, une culture raffinée.

Il travaillait en même temps, en collaboration avec son père, à une étude, *La Palingenesi di Roma*, qui parut d'abord dans une collection américaine consacrée à l'antiquité classique et à son influence.

Un peu après, il s'attachait à un autre travail, plus personnel et plus difficile, la méditation et la réalisation d'un essai de philosophie esthétique sur les conditions de l'œuvre d'art, sur les rapports et les différences du beau dans la nature et dans l'art, tout cela tiré de ses propres réflexions et d'une étude attentive des écrits de Léonard de Vinci.

Il a paru précédé d'une étude sur *Léonard et les philosophes*, de M. Paul Valéry.

Il avait été contraint par les circonstances que nous indiquons un peu plus loin, d'abandonner l'Italie pour la France. Il avait rêvé et commencé d'être un écrivain italien. A vingt-cinq ans révolus, il accomplit, avec une facilité qui dissimule de grands et persévérants efforts, la démarche de devenir un écrivain français. Il publiait, en 1932, un livre plus personnel encore que son *Léonard*, qu'il intitulait *Paris, dernier modèle de l'Occident*.

J'en avais dit ici quelques mots, dont il m'avait modestement remercié. J'avais été frappé de ce qu'il y avait d'intelligence, de richesse d'observation et de culture dans ces remarques sur ce qu'il appelait civilisation athénienne et civilisation romaine, avec leurs qualités, et leurs défauts respectifs. Deux civilisations dont il voyait la synthèse sous le vocable « Paris ». Je n'avais pas assez vu ce que ce livre présentait de plus attachant, derrière tant de choses ingénieuses et flatteuses pour nous: « Une apologie de la liberté ».

Expulsé d'Italie peu de mois après son installation à Paris, il a écrit, en français, ce drame d'*Angelica* qu'on a retrouvé dans ses papiers.

L'inspiration est saine et haute, malgré sa tristesse et la perspicacité, dépourvue d'illusions, dont elle fait preuve chez cet auteur de vingt-six ans. L'œuvre n'est pas une amusette ou une distraction ; elle est écrite avec ce qu'il tire de sa chair et de son sang ; elle nous apparaît aujourd'hui comme son message et son testament.

On peut dire que c'est le drame de la liberté « hors du temps

et de l'espace ». Mais le cadre où il se déroule est le décor d'une ville qui ressemble à celles d'Italie que l'auteur a connues. Écrit en français par un jeune Italien, qui avait employé jusque-là sa langue maternelle dans ses œuvres précédentes, il l'est dans la forme la plus pure et la plus directe; il abonde en traits pénétrants, pittoresques ou profonds. Combien de ces traits, ainsi que les personnages du drame, par leurs noms et les types qu'ils représentent, sont l'expression de la vie et de l'observation italiennes de tous les temps !

Nous ne regrettons pas de n'avoir pas la place d'analyser une telle œuvre ; elle perdrait trop à être ainsi disséquée, quand son intérêt est dans le mouvement qui l'anime, dans la fantaisie qui l'inspire. Ce qu'il y a de plus original et de plus vivant dans l'*Angelica*, c'est l'intervention continue de tous les « masques » de la comédie italienne, ces créations de l'imagination populaire des différentes régions de l'Italie. La drame du drame est tissée de leurs actions et réactions dans cette tragi-comédie de la liberté ! Ils sont chargés ici d'exprimer les petites faiblesses, les défaillances et les contradictions des hommes en face du grand et redoutable problème de la liberté.

On voit et l'on admire comme cet Italien, qui a pu écrire, en français, à vingt-six ans, sous l'inspiration des circonstances, une œuvre unique en son genre, était profondément imprégné des plus pures traditions de l'Italie. On a fait suivre son *Angelica* de quelques pages tirées de ses papiers, où l'on trouve exprimées ses idées personnelles sur le problème de la liberté et sur les dictatures. L'une d'elles le montre se promenant, peu de mois avant sa mort, dans un cimetière américain à New-Haven. Le gardien de ce cimetière le prit un jour pour un fou, parce qu'il venait méditer parmi les tombes abandonnées, s'arrêtant près de celle d'une jeune fille « lovely and beloved », morte à dix-sept ans. Je ne puis m'empêcher de songer que, si le goût et l'amour de la liberté se réveillaient parmi de jeunes générations, trop enclines souvent à considérer avec indulgence le règne de la force et de la violence, il y aurait des pèlerins pour visiter la tombe d'un Léo Ferrero.

Pierre de Quirielle.

Simone Ratel, *Journal des Nations*, 29 août 1934.

Il y aura bientôt un an que mourait accidentellement, aux États-Unis, le jeune écrivain Léo Ferrero, fils de Guglilemo Ferrero et de Gina Lombroso.

Avec lui s'éteignit l'une des plus lumineuses incarnations du génie européen, dont il conciliait tous les contraires, car il était à la fois poète et logicien, idéaliste et réaliste, sensible aux arts comme un Slave, épris de constructions philosophiques comme un Germain, clair et malicieux, comme un Latin qu'il était, mais un Latin qu'un apport de sang sémite reliait au profond Orient, à sa poésie transfiguratrice, à son sens du divin. Richesse accablante, pour ce jeune homme nourri de trois cultures, l'italienne, la française, l'anglaise, et qui parlait et écrivait les trois langues avec la même aisance.

Son plus grand souci fut sans doute d'ordonner ses dons et de réaliser l'unité en soi-même. La maturation rapide de son esprit durant sa dernière année de retraite intellectuelle à l'Université de Yale et le regain d'ardeur à vivre qui le soulevait prouvent qu'il y avait réussi. C'est alors qu'il disparut, à trente ans, comme si un élan trop fort lui avait fait dépasser sa trajectoire humaine. Et peut-être, s'il avait vécu, eût-il terriblement souffert, dans le monde que nous préparent les mystiques de force partout acclamées. Élevé dans les traditions du plus large humanisme, il fût mort plutôt que de renier ses dieux. La pièce en trois actes qui paraît aujourd'hui, par les soins de ses parents, *Angelica ou la Liberté*, prend à cet égard figure de testament. Il l'écrivit à vingt-six ans, dans une heure de désespoir, sans se douter probablement de la portée qu'elle prendrait un jour.

Angelica, drame symbolique et satirique, s'attaque avec une hardiesse légère et sûre au fondement de la tragédie européenne moderne, l'incapacité des hommes à user de la liberté.

En trois actes d'un dialogue ailé, le jeune poète nous fait assister aux trois phases du drame l'oppression d'un peuple par un tyran, le Régent ; la délivrance du peuple par le héros-type, Orlando, qui sauve *Angelica* des griffes du Régent ; la mort d'Orlando, tué de la main même d'Angelica, tandis que le peuple court déposer son droit de suffrage aux pieds du Régent

candidat aux élections. Ce troisième acte, c'est la réplique de l'expérience moderne à l'illusion romantique et la condamnation de la sottise humaine, mais non la condamnation de la liberté. Sur le plan spirituel, la victoire reste à Orlando mourant. Comment ne pas songer à Léo Ferrero lui-même, mourant au seuil d'un monde d'où la liberté se retire et se réfugiant dans l'immortalité platonicienne des idées ?

Ce sujet, qui pour tout autre eût été écrasant, son jeune esprit l'avait traité avec une légèreté, une sûreté de main, qui rappelle Aristophane. Les trois phases du drame se déroulent dans un monde à demi fantastique, qui reflète la réalité par un jeu d'allusions. Les personnages traditionnels de la Comédie italienne y évoluent comme dans un ballet, échangeant des répliques brèves, corrosives, scintillantes. La force se dissimule sous la grâce, l'amertume sous la badinage, et la foi d'Orlando mourant s'exhale en une parole d'amitié.

Que de pudeur, de clairvoyance, d'ironie, dans cette âme tendre ! Ainsi que le dit Guglielmo Ferrero dans une belle et déchirante introduction à l'œuvre posthume de son fils, Léo Ferrero était Ariel parmi les hommes. *Angelica* est son dernier présent.

SIMONE RATEL.

M. STEINLEN — *Journal de Strasbourg* — 27 août 1934.

Il y a exactement un an, un stupide accident d'automobile mettait une fin brutale et prématurée à l'existence si riche en promesses de Léo Ferrero. Ce nom, évidemment, implique un patrimoine assez lourd à porter ; on n'est pas impunément le fils de Guglielmo Ferrero et de Gina Lombroso, le petits-fils de Cesare Lombroso ! Mais cet héritage, Léo Ferrero pouvait le porter allégrement sur ses épaules bien découplées de sportif.

La nature l'avait doté d'un tempérament d'artiste, d'une observation subtile et profonde et d'une maturité d'esprit qui se manifeste souvent chez des êtres dont les Normes sont pressées de trancher la vie. Et cette maturité de réflexion, cette profondeur de vues, s'alliaient chez ce jeune homme, qui n'a pas atteint sa 30e année, à une fraîcheur, une juvénilité de sensation qui lui gagnaient d'emblée tous les suffrages.

Léo Ferrero n'avait pas accueilli de gaité de cœur en 1932 la bourse offerte par la fondation Rockfeller, le conviant à faire aux États-Unis une synthèse de l'esprit yankee, comme il avait fait, l'année précédente, celle de l'esprit français dans son remarquable « Paris, dernier modèle de l'Occident. »

Imprégné de l'histoire italienne, de l'art italien, il mûrissait le projet d'écrire un roman cyclique englobant trois générations de travailleurs intellectuels et d'artistes, afin de prouver qu'au milieu des fluctuations des événements et de l'histoire, l'élite italienne a été trop isolée, et insuffisante pour contribuer à la réorganisation de la nation. Dans ces conditions, devait-il quitter un coin où tout le retenait, souvenirs de famille, d'enfance, les hommes et les choses ? Et cela pour affronter un inconnu ? Une intuition secrète s'agitait en lui, pourtant si avide de s'instruire généralement, si ardent à contempler ! Et puis, un beau matin, résigné, il partit ! Une fois à la Yale-University, il se prit au jeu ; en un rien de temps, il avait gagné tout le monde et était gagné lui-même. Épris de tout, intéressé par tout, il avait entrepris, avant son retour présumé en Europe, l'étude de l'organisation indienne au Mexique, de la vie et de la religion des « derniers des Mohicans ». Son esprit avait acquis une lucidité presque transcendante ; il vibrait avec une intensité extraordinaire, comme la corde d'un violon prête à craquer ; il considérait le monde visuel et celui des idées comme d'un promontoire élevé, lorsqu'un chauffeur ivre, au cours d'une randonnée, le tue au moment précis où, hanté par son roman, il demandait à l'un de ses compagnons de route : « Quelle pouvait être la dernière pensée d'un mourant ? »

Pourquoi une fin si brutale et si subite ? Cette élite pour laquelle il luttait, qu'il représentait, n'était-elle pas digne de recevoir son message complet ? Ou plutôt, avait-il dit ce qu'il avait à dire ? On serait tenté de le croire lorsqu'on considère la force des œuvres qu'il a laissées et de celles que ses parents pieusement éditent et classent depuis sa disparition.

Pourtant l'œuvre qui porte le cachet le plus personnel de ce cerveau harmonieux et splendidement développé, c'est le drame d'« *Angelica* », que viennent d'éditer ses parents, avec une introduction de Guglielmo Ferrero, qui équivaut à un cri de douleur.

Cette œuvre est bien la synthèse de l'esprit de nos jeunes. Ils se battent sans illusion pour un idéal qu'ils savent intangible, dans un esprit d'abnégation qui fait leur grandeur et leur force. Les personnages de ce drame sont ceux de l'ancienne comédie italienne ; l'Orlando de l'Arioste voisine, modernisé, avec les gens du peuple de Shakespeare et des types à la Bernard Shaw ou Pirandello. Et, au-dessus du dialogue vivant et aisé, flotte l'angoissant point d'interrogation de l'éternel irrésolu. Serez-vous étonnés d'apprendre que ce jeune homme faisait partie du cercle d'Henri Bergson ? Familier des évolutions universelles, il savait s'adapter sous toutes les latitudes de l'esprit. Il était poète et philosophe ; il a écrit des vers dans différentes publications italiennes. « La vie de Léo Ferrero, sa carrière, étaient dominées, dit un de ses meilleurs biographes. Nello Rosselli, et comme conditionnée par deux lois simultanées et opposées : l'irrésistible élan vers la conquête de la vérité, l'irrésistible impulsion vers la contemplation et la résignation. »

Quel merveilleux représentant de l'esprit de la jeune génération a atteint le terme de sa courte trajectoire l'an dernier, à Santa-Fé, étoile filante dans un ciel orageux !

M. Steinlen.

Simone Téry, *Marianne*, déc. 99

Léo Ferrero est mort loin de nous, en Amérique, au mois d'août — discrètement, comme il avait vécu.

A vingt-cinq ans Léo Ferrero adopta la France, il s'installa à Paris. En cinq ans, non seulement il avait assimilé toutes les finesses de notre langue, mais il était devenu, au sens le plus plein du mot, un écrivain. Il avait déjà publié, en 1929, un « Léonard de Vinci » que Paul Valéry, par une importante introduction, avait signalé à l'attention des lettres. Puis en 1932, un « Paris, dernier modèle de l'Occident », éclatant hommage à notre ville, à notre pays accueillant et libéral, livre brillant et profond, dont certaines pages demeureront classiques. Mais une orgueilleuse modestie lui faisait traiter ces ouvrages de « divertissements littéraires ». Et il est vrai que son œuvre la plus importante va paraître après sa mort :

« Angelica », dont Pierre Abraham fit une étonnante lecture,

fut une révélation pour l'auditoire d'élite qui se pressait dans un salon ami. « Angelica », c'est le drame — combien actuel ! — de la liberté, c'est une satire vengeresse de tous les fascismes du monde.

Il y a un Musset dans Léo Ferrero, un Musset purgé de romantisme, et qui aurait médité sur l'histoire des peuples, sur la destinée de l'homme. Que de grâce en lui, que de malice, quelle légèreté ailée ! Mais aussi — avec cette frémissante jeunesse, cette gaîté enfantine — quelle maturité dans la pensée ! quelle connaissance amère des sottises, des lâchetés humaines ! Et ce désespoir ennobli par une mâle révolte. Tout cela soutenu par le style le plus agile, le plus chatoyant, le plus dense. Il était bien fils de la belle Florence, ville des arts, ce poète dont l'Italie, en l'obligeant à l'exil, fit à la France le don magnifique !

Tous ceux qui l'ont rencontré — ne fût-ce qu'une fois — garderont le souvenir de ce garçon charmant et courtois, dont la réserve soulignait la valeur. Toujours, nous verrons Léo Ferrero s'avancer vers nous avec cet exquis mélange de modestie et d'assurance, ce regard attentif, affectueux, tour à tour grave et riant, et embué de rêve, cette main fine dont il modelait ses paroles, cette indolence qui soudain s'animait, explosait en rires, en gamineries, en épigrammes sans poison.

Et derrière tout cela on sentait — son Journal va nous le révéler — une sensibilité douloureuse, « une âme étalée et nue prête à se faire blesser par des plumes », une inquiétude toujours en éveil, une quête angoissée de l'absolu. L'a-t-il enfin trouvé, ce Dieu qu'il cherchait ?

Il était hanté par la fuite du temps, par l'idée de la mort. On eût dit qu'il savait, ce garçon robuste, qu'il n'y avait pas pour lui d'avenir. Il y avait en lui on ne sait quoi d'aérien, de lunaire, de déjà détaché. Dans « Angelica », Orlando, au moment de mourir, prononce ces paroles déchirantes, que Léo Ferrero semble nous adresser aujourd'hui de l'au-delà où il se cache :

« Le jour commence et je vais mourir. Mourir... verbe étrange... mourir... N'est-ce pas cette chose qui arrive aux autres ? Et en ouvrant les fenêtres vous verrez encore le grand soleil du matin illuminer la poussière, et vous verrez... »

Mais non, Léo Ferrero, par son souvenir, par son œuvre, est maintenant sauvé de la mort.

Simone Téry.

M. Winkler — *Journal de Reims* — juillet 1934

« La liberté, écrivait Ch. Wagner, est une atmosphère supérieure qu'on devient capable de respirer par une lente et patiente transformation intérieure. »

Tel est aussi le dernier message que nous a laissé Léo Ferrero à travers ce drame fanstastique « *Angelica* », qui fut le drame de sa brève existence...

... Non seulement son parrainage n'avait pas écrasé Léo, mais il renforçait sa propre individualité. Exemple rare parmi cette génération qui renie si volontiers toute tradition familiale, Léo Ferrero s'enorgueillissait d'avoir reçu des mains de ses parents le flambeau de vérité que ceux-ci lui avaient transmis : par fidélité filiale, il avait volontairement accepté l'exil pour mieux accomplir sa mission. Tout le drame de cette acceptation et de cette fidélité s'est précisément exprimé dans la première œuvre qu'il a écrite en arrivant à Paris, *Angelica*, dont il avait enfoui le manuscrit dans un tiroir.

Il faut lire ce drame — ou cette satire, car, à l'analyse, il semblerait qu'il n'y a là qu'un débat d'idées, alors qu'une vie intense se dégage de chaque scène et qu'avec les masques habituels de la comédie italienne — à peine modernisés — Léo Ferrero, est arrivé, comme Shakespeare, à faire grouiller tout un monde — un monde d'arrivistes, de lâches, de jouisseurs et d'imbéciles...

Le livre devrait porter, sur sa couverture, l'amère et puissante eau-forte de Goya : un titan soulève péniblement une pierre énorme sous laquelle grouillent des larves humaines ; l'effort est trop grand ; on sent le géant épuisé qui va tout lâcher — et les hommes se retrouveront dans leur prison ; la légende dit : « Ils ne sortiront pas ! »

Quelle différence avec l'enthousiaste et romantique vision de la liberté que se faisaient les jeunes, en 1848, tout imprégnés des idées de Rousseau sur une humanité idyllique, et naturellement bonne !

La vraie liberté, celle d'Orlando (c'est-à-dire de l'auteur lui-même) quelle dure discipline elle demande de nous tous !

Cette conclusion, c'est Guglielmo Ferrero qui la tire du livre de son fils, car ce jeune prophète qui, à 26 ans, a senti l'un des

premiers que le problème de la liberté, loin d'être résolu, allait tragiquement se poser devant l'humanité, a été emporté en août 1933, dans un stupide accident d'automobile.

Ainsi voyons-nous cette chose particulièrement émouvante : le père se pencher pour ramasser le flambeau tombé, et donner un écho à la voix d'Orlando mourant pour soutenir « les cœurs vaillants et les âmes nobles » dans ces temps prochains où « l'homme ne pourra se défendre que par une sagesse et une morale supérieure contre la tyrannie de l'homme, servie par toutes les forces de la nature et par tous les délires de l'esprit déchaîné.

M. Winkler·

Paul Valéry, *Variété III* — p. 141

Un accident de voiture, survenu au cours d'un voyage lointain, a détruit cette vie précieuse. J'ai vu peu d'intelligences aussi précoces, plus déliées, plus promptes, plus sensibles que la sienne. La profondeur, chez les Italiens, n'est pas du tout ennemie de la vivacité ni de la verve. Cette alliance de vertus de l'esprit, qui sont moins opposées que rarement réunies chez certains peuple, paraissait fort accomplie en Léo. Il possédait à fond notre langue et pénétrait à merveille nos auteurs et nos manières de sentir. Paris le prenait pour sien, quand le malheur voulut qu'il fût tenté de visiter l'Amérique, où il trouva cette mort dont il venait d'écrire « qu'elle est cette chose qui n'arrive qu'aux autres... »

Paul Valéry.

ANGELICA A TRAVERS LE MONDE

ALLEMAGNE

Max Mandellaub

ARGENTINE

Jose Bianco	*Nación — Buenos-Ayres.*
Octavio Ramires	*Nación — Buenos-Ayres.*

BELGIQUE

Marie Gevers	*Anvers*
Arsène Soreil	*La Terre Wallonne — Charleroi*

BRÉSIL

Plinio Barreto	*Estado de S. Paulo — S. Paulo*

ÉTATS-UNIS

Harold D. Lasswell	*Chicago*
André Maurois	*New York Times — N. Y.*
Josette Lacoste	*Amérique — New York —N. Y.*
Thomas F. Woodlock	*New York.*

ESPAGNE

Natoli	*Heraldo de Madrid — Madrid*
Aznar	*Luz — Madrid*
A. N.	*El Leviatan — Madrid*

GRÈCE

Costa Ouranis	*Nea Estia — Athènes*

ITALIE (à l'étranger)

G. Chiummiento	*La Nuova Patria degli Italiani, Buenos Ayres*
Nino Napolitano	*L'Adunata dei Refrattari — New York*
Gaspare Nicotri	*La Stampa Libera — New York*
Egidio Reale	*Libera Stampa — Lugano*
A. Tarchiani	*Giustizia e Libertà — Parigi*
L. B.	*Roma*
D. D.	*Roma*
O. M.	*Viareggio*
M. N.	*Palermo*
Silvio Trentin (Gers)	*Toulouse*

PORTUGAL

X. X.	*O Primeiro de Janeiro – Lisbonne*

ROUMANIE

Hélène Vacaresco	*La Roumanie Nouvelle —Bucarest.*

SUISSE

Édouard Combe	*La Tribune de Genève — Genève*
Jacques Chenevière	*Journal de Genève — Genève*
Victor Karmin	*Genève*
Albert Malche	*Genève*
André Oltramare	*Genève*
Léon Savary	*Tribune de Genève — Genève*
Georges Shoder	*Le Mondain — Genève*

ALLEMAGNE

Max Mandellaub.

... Ich habe « Angelica » mehrere Mal gelesen und mit einigen Freunden darueber gesprochen. Auch sic haben dieses Drama bewundert, weil es so wahr ist in seiner Symbolik und so packend in seiner Logik. Einige Stellen haben wir gemeinsam gelesen, un die tiefen Gedanken Léo Ferrero's ueber « Freiheit » und « Diktatur », « Masse » und « Demagogie », « Aktion » und « Gewalt », « Sieg » und « Kiederlage » näher zu erkennen.

Léo Ferrero hat uns an die wichtigsten Probleme unseres Lebens herangsfuehrt. Wir haben « Angelica » besonders von Standpunkt unserer Jugend, die von ihrem Land verjagt wurde, weil sie Freiheit und Frieden gewollt hat.

Fuer uns hat dieses Buch Ausdruck gegeben dem, was wir als Emigranten, als junge Emigranten gefühlt haben, und das nun ein Dichter und Philosoph der Welt gesagt hat.

Wir, die Jugend, welche fuer « Angelica » gekämpft hat, wir wollen Léo Ferrero als einen unserer Fuehrer anerkennen, und der Tag wird kommen, wo « Angelica » mit lauter stimme auf allen Platzen der Welt sprechen wird.

ARGENTINE

José Bianco — *Nación* — *Buenos Ayres* — 4 déc. 34

La prosa de Léo Ferrero era tan simple y musical, casi diria tan blanda, porque se adaptaba con rigor a su pensamiento que era tan complejo y preciso. Carecia de énfasis y tenia buen gusto, condición que no es general en la literatura italiana de los últimos tiempos. Hijo de Guglielmo Ferrero y de Gina Lombroso, creció en una atmósfera apasionada por las cosas del espiritu, donde fué siempre una regla la probidad intelectual. Su padre nos cuenta que a partir de los diez y seis años, aunque habia elegido la literatura por vocación comprendia tudo y se interesaba en todo ; música, artes plásticas, psicologia, eco-

nomia politica, filosofia ». ...Poseja energia y espiritu critico, y lo guiaba esa fuerza a la vez propulsora y paralizadora que es el afán de exactitud....

Se trata de « un hijo de rey ». El lector quizá recuerde un párrafo de « Les Pleiades », la encantadora novela de Gobineau ; « Cuando el narrador árabe — dice un personaje — pronuncia la frase magica : « soy hijo de rey », establece desde el primer instante, sin tener necesidad de detallar an pensamiento, que está dotado de calidades particulares preciosas, en virtud de las cuales se eleva naturalmente por encima de lo vulgar. Eso significa : siento per mi mismo, y no amo ni odio según las indicaciones del periódico. La independencia de mi espíritu la absoluta libertad de mis opiniones, son los privilegios inalienables de mi noble origen. »

He dicho que Leo Ferrero conoció el éxito desde joven. Cuanto escribla suscitaba esa alentadora curiosidad que inpira siempre el pensamiento de un ser excepcional. No obstante, por ser hijo de un liberal erudito y prestigioso como es su padre, que no vaciló en sostener y luchar abiertamente por sus propias convinciones, a Leo Ferrero en plena eclosión de su talento — el momento mas delicado de su vida — se le cerraron todos los camimos ; diarios, editores, teatros, salas de conferencias.

Cierta noche Leo Ferrero obtuvo un pasaporte y se marchó a Paris, decidido a convertirse en esritor francés.

En los primeros momentos « para liberar su conciencia », escribió « Angelica », el drama que ha publicado su padre después de su muerte. La segunda obra de este periodo fué « Paris Dernier Modèle de l'Occident ». Voy a ocuparme de ambas siguiendo el orden de su respectiva publicación. A la luz de « Paris » no sera posible apreciar el significado intimo de « Angelica », drama « fantastico », apologia exaltada y dolorosa de la libertad.

Leo Ferrero agrupa a los pueblos occidentales en dos tipos de civilización que llama atenienses y romanas. A estas dos civilizaciones corresponden calidades opuestas que provocan la grandeza y decadencia de los pueblos que las poseen.

« Las civilizaciones atenienses — dice — se fundan en el espiritu de examen y en la imaginación. El espiritu de examen y la imaginación provocan el desorden, y el desorden afina la intelligencia. Los hombres aprenden a reflexionar ; su éxito

se debe a la fineza con la cual pénetran los secretos y comprenden el mecanismo de la sociedad. Son revolucionarios, cosmopolitas, capaces de concebir principios, ferozmente facciosos.

« Las civilizaciones romanas se fundan sobre el sentido moral y sobre una division del espiritu en compartimientos distintos. El sentido moral y esos compartimientos del espíritu en que las facultades de lhombre se desarrollan sin jamas mezclarse, contribuyen a establecer y mantener el orden. El orden incita a no reflexionar. Los hombres aprenden a condurcirse teniendo en cuenta los intereses colectivos y los derechos de cada uno. El orden les permite vivir sin explicarse el mecanismo de la vida social. Son conservadores, conquistadores, sensibles a la idea del derecho, leales en la lucha de los partidos. »

Italia e Inglaterra surgen de este rapido esbozo como dos ejemplares característicos de la civilización ateniense y de la romana. « Pero las calidades mas brillantes y fecundas se vuelven peligrosas, si las calidades contrarias no las contrabalancean. Y eso explica que ambos paises, despuée de un largo periodo de esplendor, hayan atravesado una crisis producida no por sus vicios, sino por sus calidades mismas. »

Italia describe una parabola que llega a su mayor altura en el siglo XIV, cuando los italianos, que nunca conocieron la libertad civil, poseen la libertade politica e intelectual, ejercen la imaginación y el espiritu de examen, y se abandonan a sus principios atenienses. A partir del siglo XVII, esta civilización destinada a desenvolver todas sus cualidades intelectuales, casi no produce sino obras decorativas. En la segunda mitad del siglo XIV los italianos han perdido la libertad politica, y la contrarreforma ha destruido, en el siglo XVI, la libertad intelectual. Les ideas generales, la critica de costumbres, los dramas moraees, son tabús. Los poetas ya no leen ni comprenden a Dante, se resignan a cantar alabanzas a la razón de Estado, y se refugian en el preciosismo y en los pasatiempos de estilo « como los pastores de Arcadia buscaban refugio en las grutas recubiertas de hiedra ». La magnificencia puramente exterior en todas las formas de la vida y del arte, es una derivacion del instinto creador de los italianos hacia el fasto.

Y en el siglo XVI, con la Contra Reforma, empieza la tragedia

cuotidiana de las « élites ». Con extraordinaria sutileza. Léo Ferrero explica como estos acontecimientos han sido debidos a las mismas virtudes que suscitan la ruina del pueblo que las posee. El cosmopolitismo admirable en una Europa feudal, a lugar a que se establezca dominaciones extranjeras. Y desde que el destino de Italia parece irrevocable, la elasticidad del espiritu ateniense permite que el pueblo se adapte sin pena a la tirania. « Demasiado penetrantes, los italianos reconocen con excesiva lucidez su propia debilidad. Su clarividencia los deprime. »

Asi como Italia ha sido victima en los siglos XIV y XVI de sus cualidades atenienses. Inglaterra se debate actualmente en una crisis provocada por sus calidades romanas. « Los ingleses, dices Léo Ferrero,tienen el espíritu dividido en compartimientos estancos e imponen a la realidad un orden ficticio que posee las apariencias y a menudo las ventajas del orden verdadero. Los negocios, la politica, el deporte, el amor ; el amor fisico, el amor sentimental ; el trabajo, el reposo ; los viajes, la cultura, son otras tantas categorias distintas para este pueblo sin gramatica, al que una ley general o una relación entre dos hechos la parece una vana operacion de la inteligencia. »

Léo Ferrero estudia la grandeza creciente del pueblo inglés y la crisis a que se halla abocado en la actualidad (« Paris » fué escrito después de la derrota del Partido Laborista) en virtud de las mismas condiciones que permitieron su triunfo. Pero si tanto las civilizaciones atenienses como las romanas se hallan condenadas a decaer, los pueblos occidentales deberan resignares a este rapido declive, que esta por así decirlo, preconformado en sus respectivos caracteres ? Léo Ferrero no es un escéptico. y su mirada trasciende el desaliento. Existe en Europa una nación que ha salido invicia de todos los cambios de fortuna, que ninguna catastrofe consiguio abatir porque funde la civilizacion romana con la ateniense, porque en ella « el orden es bastante estable para que los individuos puedan ser emprendedores y el desorden bastante grande para que puedam reflexionar ». Esa ese Francia, y su resumen, Paris : organo en el cual se cumple el metabolismo de nuestra civilización, sintesis de Roma y de Atenas, « ultimo modelo de Occidente ».

Maravillosa nacion hacia la cual los extranjeros en los momen-

tos criticos de su patria, vuelven desesperadamente los ojos, que porque tanto le exigen, tanto le reprochan y que provocan las censuras de un Friedrich Sieburg, los tiernos elogios de Curtius, las afirmaciones optimistas de Léo Ferrero !

En Italia y Inglaterra la « élite » es un producto del pueblo y refleja sus vicios y sus virtudes. El pueblo de Paris esta formado par la « élite ».

El pueblo de Paris admira apasionatamente a los hombres que lo forman, y su admiración produce esa temperatura vital que comunica a la « élite » una especie de euforia y mantiene en tension sus facultades intelectuales.Porque se sabe escuchada, trata de major expresarse, y nunca esta segura de ser enteramente comprendida.

La multitud, depositaria de los principios ignora las abstracciones que le dieron nacimiento, pero los ha convertido en « sous-entendus », en principios tacitos, invisibles y los aplica con efficacia. La « élite » no siente el peso de la tradicion y, sin embargo, estos principios le imponen una constante vigilancia, la obligan a un denodado afan de superarse.

La influencia reciproca de la multitud y de las « élites » se ha hecho posible en Francia merced a la libertad intelectual y al espiritu de grupo. Solo en la atmosfera de Paris ha podido surgir et Unanimismo, doctrina que exterioriza la necesidad imperiosa que sienten los individuos de communicarse, de apoyarse mutuamente.« Los grupos — dice Léo Ferrero — unifican la diversidad y simplifican la infinita complejidad de los individuos. En los grupos, la multitud de un lado y la « élite» del otro, tienen conciencia de si mismos. Los grupos luchan entre si, pero como la mayoria de los parisienses ha reconocido la legitimitad del movimiento que atacan ; como un grupo puede nacer ya aumentar a pesar de la guerra que se le haga, porque sus mismos adversarios creen inconscientemente en su derecho a la vida, se ha establecido un statu quo a la vez tumultuoso y sereno. Todos los recursos visibles y invisibles de Paris son empleados para ser opuestos. Las ideas, el genio, el talento, el dinero, brotan de las profundidades. En lugar de aplastarse, esas masas opuestas se sostienen y constituyen todas juntas un solo édificio.

« Angélica » es la transposición poética del capitulo II de

Paris. La acción transcurre en una tipica ciudad de « civilización ateniense » que atraviesa un periodo de decadencia, en manos de un regente dannunziano que resuscitó una ley vetusta con el proposito de poseer a Angélica el personaje central del drama. Los demas personajes son tomados de la antigua comedia : Arlequan, Pulcinella, Valerio, Pantalón... Arlequín esculpe. « Soy un artista dice. El orden y el desorden une resultan indiferentes. Y después de todo ¿ qué me emporta ? Que el Regente se divierta, puesto que es poderoso Angélica también es encantadora... Para mi el mundo no consiste sino en un regocijante espectaculo y no siento el deber de protestar en nombre de la moral puesto que me ocupo de estética. « Los otros personajes, si no se ocupan de estética, se ocupen de sus condecoraciones, de sus catedras, de sus negocios, de sus carreras diplomaticas, con una ligera inclinación hacia el orden.

« — ¿ Qué piensa usted de la situación ? »

« — Que es excelente. La ciudad nunca fué tan feliz y libre. El commercio, las industrias nunca estuvieron tan prósperos.»

« — Qué piensa usted de la ley ? »

« — ¿ Qué ley ? »

« — La que le otorga al Regente un derecho sobre todas las jovenes del reino. »

« — Oh, señor ! yo no me ocupo de politica ».

Pero llega Orlando, que es casi tan loco como el personaje de Ariosto porque lucha contra la injusticia y la violencia, no ambiciona titulos ni poder, ni dinero. Orlando despierta el buen sentido del pueblo y lo induce a salvar a Angélica. « Buscad armas, exclama, y acordaos de esto : ¡Angélica es la libertad !

Valéry ha dicho que la libertad représenta la prueba mas dificil que se puede proponer a un pueblo. Saber ser libres no es cosa que se consola por igual a todos los hombres ni a todas las naciones. Y hay que confesar que el pequeno pueblo de esta cludad fantastica no sabe qué hacerse de la libertad. La « élite » razona como Pantalon, el negociante, que respeta el libre pensamiento pero no la libertad en las aduanas. El pueblo está extradado de que Orlando no utilice la caida del Regente para ascender al poder. Nadie se da cuenta de que la libertad exige que se respeten los derechos y las legitimas aspiraciones de los otros. Pero Orlando es un hombre libre y no desea apoderarse

de la libertad, como el Regente. No harâde Angélica su amante. La quiere demasiado. Y Angélica despechada lo mata.

La sangre de Orlando ¿ se habra derramado en vano ?

José Bianco.

Octavio Ramirez, *Nación, Buenos Ayres,* 11 nov. 1934

......

Porque esta pieza *Angelica* a parte de los motivos sentimentales que acabo de narrare, encierre un vivo interes in su tema y en sus concusiones. Es una farsa; « drama satirico » dice en su clasificacion, farsa politica, me pareceria su definicion justa. Orlando se llama su protagonista y, como la heroina que le da titulo, son como es sabido, personajes principales en el debsordante poema del Ariosto. Pero en realidad, muy poco o nada tienen que veer con los incendidos heroes a loro que toman los nombres. Ni en sentido, ni en argumento, ni en tono hai la menor similitud. Cierto es que Orlando se enamora de Angelica pero de una manera tan ideal, o, mas exactamente, tan simbolica, que les coloca a muy larga distancia de la hoguera de amor y de sufrimiento, que es el libro bajo cuja lejano edvocacion se colocan. En realidad, jo creo che esta ha sido buscada por el autor tan solo como peqeño nexo para dar a su obra raiz en alguna tierra, razon por la qual, tambien ha bauptizado a la majoria de sus personajes con los nombres de la « comedia del arte, pero, sin que la pieza ni sus asuntos sean como lor reconoce el padre prologuista, de ningun pais, ni di niaguna epoca sino de la politica y la humanidad de todos los lugares y todos los tiempos. Porque la intencion politica y la obervacion humana en continua relacion con aquella, constitujen su yugo y su valor.

Y en este drama satirico, en esta farsa politica, non a cantado como una estupenda conquista imposible. En lugar de un canto esta obra es una disseccion. Leo Ferrero, a venido mucho despues de los encendidos poetas que cantavan con brio irredento à la libertad, y se deslumbran con la antorcha que levanto su diestra. Siendo ya postura gastada la apologia dytirambica, Leo Ferrero, joven maduro, a preferido il metodo mucho mas actual del analysis. Hoy, la libertad como exprecion extrema,

illimitada, esta un poco en bancarota. Al ideal de libertad, a substituido el ideal de otra palabra : orden. » Pero, no entremos a escriminar qual de los dos, puntos de ista tiene razon, que nos levaria muy lejos y a un terreno muy intrigado. Limitemonos a esta obra dolorosa, descreida y exacta, que bajo su tono ligero analyzia con implacabile rigor. *Angelica* no es un canto, es el analissis de la libertad. y por lo tanto de la politica, y, por lo tanto, de los hombres, que es donde ambas se apojan, donde ambas fatalmente tienen que volcarse. El autor, con sufrimiento precoz, a hallado que la libertad est excelsa, pero que los hombres son malos. Y el canto pierde su voz, como lo pajaros callan quando se les cercan los hombres

OCTAVIO RAMIREZ.

BELGIQUE

MARIE GEVERS — Anvers.

Angélica est une belle chose. Prophétique à un point inouï. D'une grande pureté de langue. Et, surtout, cette œuvre possède une chose mystérieuse qui est le *rythme*, une sorte de mesure, de pulsation, de circulation intérieure, qui font qu'un livre existe comme un arbre. Voici le tronc, les branches, les feuilles. L'arbre est en équilibre dans l'azur ou dans le vent. Ainsi est ce drame d'*Angélica* rendu plus émouvant encore par la préface du livre.

ARSÈNE SOREIL — *La Terre Wallonne*, nov. 1934. Charleroi (Belgique).

Il y a un peu plus d'un an, le 16 août 1933, un jeune écrivain italien, fils d'un historien et essayiste célèbre, trouvait la mort accidentellement, quelque part en Amérique. La presse italienne ignora l'événement : cette mort ne concernait plus personne là-bas, puisqu'il s'agissait de Léo Ferrero, fils de Guglielmo Ferrero et de Gina Lombroso, en exil...

Angélica est la première œuvre que Léo ait écrite à Paris. Elle date de 1929.

Angélica, drame satyrique en trois actes, illustre assez bien

cette réplique d'Antistius dans *Le Prêtre de Némi* : « Voilà ce qu'on gagne à servir la justice et la raison. Même ceux qu'on délivre vous renient. »

La Ville — une ville fantastique et indéterminée — gémit sous la tyrannie d'un usurpateur, « le Régent ». Voici qu'on parle vaguement de protestation. Un inconnu, Orlando, survient et s'informe. Le Régent, dont les caprices font loi, vient de rétablir à son usage le *jus primae noctis*. La première victime sera Angelica, fiancée à Valerio. Orlando parvient à soulever la ville, et le Régent confondu rentre dans le rang. Orlando a remis la liberté au peuple. Au peuple maintenant de s'en servir. Pour commencer, on fera des élections générales. Les partis s'agitent, depuis les socialistes jusqu'aux *absolutistes*, à la tête desquels... le Régent. Aucun parti n'est content d'Orlando. Chacun veut bien de la liberté, mais pour soi, pour son parti. Jusqu'à cette petite folle d'Angelica qui se plaint : le héros est avec elle — comment dire ? — outrageusement poli, tandis que le Régent, ah ! celui-là, au moins, c'était un homme galant.

Seul, bien seul maintenant, Orlando commence à douter de lui-même. Oh ! rien qu'un instant :

« Je suis venu trop tôt ! *(Pause)* Trop tôt ! *(Pause)* Mais peut-être aurait-il été toujours trop tôt ! Avant la république, il n'y a pas de républicains ! Avant la liberté, il n'y a pas d'hommes libres. »

Toute la ville est de nouveau en émoi, cette fois, effrontément, sans précaution : il n'y a plus à se gêner. Soudain, un cri éclate :

« A bas Orlando ! »

Puis, un coup de revolver, tiré par Angelica.

Dans le silence effrayé, elle s'approche d'Orlando écroulé :

ORLANDO : Pourquoi m'as-tu tué ? Je t'aimais.

ANGELICA : Tu m'aimais ? Toi ?

ORLANDO : Mais à quoi bon te le dire ? A quoi bon te désirer ? J'ai compris tout de suite que tu ne serais jamais à personne, toi...

Tandis qu'Angelica s'éclipse, le héros exhale sa plainte. Il ne peut se résoudre à maudire : on l'aimera plus tard, on le comprendra plus tard :

« Je suis né, moi aussi, dans cette ville. Mais je l'ai abandonnée

pour ne plus voir toutes les injustices que l'on y faisait... Je suis revenu... Et je suis revenu sans espoir. »

La foule commence vaguement à comprendre :

« Il faut lui faire un monument. »

Au reste, un des personnages de la pièce tirera la mélancolique morale :

« à quoi bon faire le sacrifice de lui-même ? Pour qui ? Pourquoi ? »

Pour qui, cher Léo ? Pour rien, si vous voulez, pour soi. Parce que le devoir, en définitive, est affaire morale, donc personnelle — je ne dis pas arbitraire. Parce que, aussi, rendre la liberté aux hommes, c'est leur rendre une possibilité de vertu véritable, de loyauté, de fierté, d'humanité. Mais surtout parce que l'homme fort, qu'on le suive ou non, qu'on le comprenne ou non, pour sa part ne marche pas. Parce que ce lui est une récompense suffisante de faire pièce au mal, ne fût-ce qu'un instant, ne fût-ce que symboliquement. Parce que ce n'est qu'au prix de tels refus que l'homme de cœur se tâte etse sent homme.

Le signe du héros, c'est justement une éthique supérieure, une démesure. Et sa récompense n'est point normalement une popularité immédiate, mais le pauvre héros, tourmenté par les exigences de son démon, projette désespérément hors de lui un objectif à la mesure de son exploit. Voilà son drame : il a besoin de croire au peuple qu'il sert, à cette Angelica qu'il délivre.

Ah ! les tyrans ont beau jeu. Ils n'ont, pour leur part, qu'à mettre les hommes devant l'événement : les simoniaques et les tartuffes leur trouveront des raisons, au besoin dans le coq-à-l'âne. Nous avons vu cela. Léo Ferrero charge à peine, tant il a horreur de trahir la loi du théâtre, qui est vie et vraisemblance.

Vivants, tous les personnages le sont, vigoureusement individualisés, selon l'esprit de la Comédie italienne, dont ils nous reviennent pour la plupart, rajeunis et modernisés, accrus de sens. Élevés au symbole, mais non stérilisés par le symbole. Les dialogues sont pressés, précis, fulgurants. Mille bonheurs d'expression, de l'entrain et du trait, beaucoup de variété, de l'humour.

Ainsi, remplie de sens, agitant un vieux problème redevenu urgent, *Angelica* réussit à demeurer vive et ailée, à demeurer de l'art. C'est que, dans l'âme ulcérée du jeune auteur, veillait l'artiste et le poète.

Il avait tous les dons qui annoncent les princes de l'esprit. J'ai là sous les yeux son portrait : on ne se lasse pas de ce beau regard, à la fois ingénu et pénétrant. Ardeur, générosité, besoin de tout embrasser. Son *Paris* annonçait un moraliste de classe, son *Léonard* est un profond essai d'esthétique, voici qu'on nous révèle le dramaturge. Et il reste à publier un roman, des essais divers, la correspondance. Une de ses dernières découvertes fut saint Thomas d'Aquin, et une heure avant de mourir, il disait : « La mort n'est pas une tragédie ; une tragédie, c'est parfois la vie, quand elle est souillée et gâchée. »

Arsène Soreil.

BRÉSIL

Plinio Barreto « *O Estado de S. Paulo* » 30 de Junho de 1934.

Devo ocupar-me, hoje, de un livro estrangeiro nestas columnas reservadas aos livros nacionaes. Ha para isto una razao de ordem sentimental. O livro è de un espirito brilhante que a morte apagou estupidamente, mal começou a scintillar, e esse espirito està ligado a un homen que è una das grandes figuras da intellectualidade contemporanea e un velho e carinhoso amigo do Brasil. Refiro-me a Léo Ferrero e a seu pae Guglielmo Ferrero. Léo pereceu en plena mocidade num desastre de automavel na America do Norte, onde se achava en viagem de estudos... Subita, de um rapas que promettia ser un escriptor poderoso, tem como observou o pae, alguma coisa de un rapto mythologico. A vida e a obra desse rapaz sao, como a sua morte,un mysterio.

Esa delicada flor humana nao pode, entretanto, permanecer no lar que encheudo seu aroma. O despotismo, que se lhe assenhoreou da patria, escolheu-a para alimento de seu odio ac pae... Como este nao quis atraiçoar a sua obra de treinta annos adorando o que havia adorado, cartas anonymas cahiran-lhe en casa com esta advertencia inquietadora : « Bem sabemos que nao poderemos fazer grande coisa contra ti. Vigar-nosamos, poré, em teu filho. Elle servirà de refem. » E a ameaça cumbro-se· Tal situaçao criouse na patria para o joven Léo... No exilio foram compostos os trabalhos que forman este volumeposthumo·

O primeiro, peça satyrica, à un episodio de luta do homen para a conquista de libertade. E' un drama pungente. Em um paiz, sem indicaçao exacta do localisaçao, e en época incerta, o poder cahiu en maos de um despota truculento. Todas as libertades foram suprimidas e para que nada faltasse a tyrannia que implantou, baixou elle un decreto instituindo em seu beneficio o dereito, de ser companheiro de todas as noivas na noite de nupcias. O « droit de cuissage »... Esse decreto provocou uma indignaçao geral, mas acabou sendo aceito atè pelo pae e pelo noivo de una rapariga que se la casar, chamada Angelica. Noivo e pae venderan ao despota a seu consentimento... Contraa canalhice geral, erguense, porém, inesperadamente, um forasteiro de nome Orlando. A singularidade das suas attitudes, no meio du poltroneria geral, valheuleo apellido de « homem que resiste «. Especie de d. Quixote da libertade, um d. Quixotè]ucido equilibrado. Orlando, comquanto sem illusoes a respeito dos homens, percorria e munde a ajudar ois mais fracos. Indignado com a decreto do despota, levanta o povo, numa insurreiçao que em dois tempos leva tudo de vencida. Cae o despota e todos os seus auxiliares, como è dos estilos, correm a por-se às ordens do triunfhador. Destruida a tyrannia, Orlando ordena que se procedam as eleçoes geraes para a constituiçao de novo governo. A sua deliberaçao deixa estupefacta toda gente. Ninguem comprehende que o vencedor nao se appose de poder, pura e simplesmente. Ainda menos comprehende que as eleçoes se façan en libertade. Parece uma extravagancia, que o chefe de uma revoluçao victoriosa, alem de permittir eleiçoes, nao use de processos violentos ou corruptores para fazer triumfar os seus partidarios. Pro fim, a propria Angelica se apresenta a Orlando e estranha que elle nac a tivesse sequer visitado. O natural era que, depois de liberal-a, elle fosse vel-a e reclamasse o justo premio pelo serviço que lhe prestou... Nao percebia tamanha dedicaçao desinteressada. Porque, entao, arriscou a vida por ella? Porque, explicou elle, a violencia de que ella fora victima o revoltara. Ella protestou : nao houve violencia alguma. Foi ella mesma quem se poz a namorar o despota... Devo agradeserlhe, rematou ella, o me haver salvo das garras do regente, mas devo, tambem, accrescentar que fiquel desolada por ter sido salva... Eïm um tumulto, provocado pelos que nao se confor-

mavam con eleiçoes livres, Orlando è abatido par um tiro de revolver desfechado por Angelica. O povo descubriu-se respeitoso diante so cadaver. Para a plebe foi un heroe que tombou. Mas a gente de prol so achou para louvaul-o expressoes deste jaez ; » Sem ter o ar disso, era um espertalhao ; mas tanto procurou enganar que morreu. Nao era um homen politico, era un poeta que manejava o sceptro como se fosse uma penna. — Era tao valdoso que fazia questao de honra, parecer simpleo e forcejava por desdenhar as homenagens que o embriagavam. — Acreditava na força dos sentimentos, no poderio das ideas, na força das leis, no valer dos tratados, e que vale dizer que nao acreditava em cosalguna seria. — Jamais conquistaria um imperie. suas ambiçoes eram muite pequenas « — O mais amavelcommentou-lhe a morte assim : « para que o sacrificio de si mesmo ? Por quem ? Por que ? Os homens como Orlando, sob todos os regimens, em todos os tempos e em todos os paizes, serao crucificades pelo povo. »

A accao desenrola-se por entre scenas de uma fina e exacta psychologia. Encontram-se em todo o drama, rapide mas incisivamente pintadas, as miserias de egoismo humano, os sophismas e mystifiçoes de tyrannia. Descreve-se, alli, admiravelmente para usar de uma expressao de Ferrero, as phases successivas da liberaçao : a solidao atroz da resistencia que começa em algumas consciencia superiores : as desconfianças timoratas que cercam, longamente, a resistencia : a coragem, a perseveranca, o espirito de sacrificio necessarios para sacudir o senso moral intorpecido nos escravos : a explosao de enthusiasmo sincero que, em dado momento, abala as multidoes quando a tyrannia começa a vacillar : toda a tragi-comedia do homem que uma vez ainda, na luta pela sua libcrtade, se revela um ser contradictorio, um bruto sublime. Encontra-se, por fim, a recahida na escravidao. que toda as liberacoes correm o risco de provocar se os libertados ainda nao sao dignos da libertade : os egoismo, as illusoes, as paixoes mas que tornam tao difficeis aos homens respeitarem-se reciprocamente na sua autonòmia do seres do quaes nenhum deve servir de instrumento ao outro. O que vibra nesse poema à o amor à libertade. Os despotismo, sao, sempre, desnhumanos. « Nao è de espantar, pensa Léo Ferrero, em um dos ensaios que acompanham o rama, nao è de espantar que o choque entre os partidos

deshumanos (e taes sao o nazismo, o fascismo, o communismo, o nacionalismo) estejam em vesperas de destruir o Occidente. Todos elles nos promettem un regimen ideal para o futuro mas no presente sò nos dao o inferno. « Nao creio no exito final de un movimento deliberadamente deshumano. A deshumanidade fica ; a humanidade è um hem precioso que è preciso cultivar como fizerain os chinezes. Uma civilisaçao que sera o producto de um movimento, de dois movimentos deshumanos, sera deshumana. Alis duvido, por principio, que seja possival meihorar as coisas : o de que estou certo è de que ha melos de tornal-as peores. » Pae e filho deploran que, ma epoca mais sabia da historia, nao existia nenhuma autoridade espiritual, e que as « élites » nao exercan influencia sensivel. Dessa falta de influencia des « élites » è que advem o mal estar contemporaneos. Para a proliferaçao das dictaturas, a que estamos assistindo, nao ha : tambem, outra explicaçao senao essa. Algumas vezes as « élites » se aposam do poder poilitico, exscreve Léo, mas nao exercem o seu papel de « élites », pois que deixam de elaborar o ideal de uma vida superior, onde o homen possa encontrar refugio quando soffra. A « élite » è a classe que procura oppor a vida instinctiva, em que o amor de si esforça, em vao para satisfazer-se, arrastando o individuo ac desespero, uma « vida reflectiva », em que o amor des si és moderado, sublimado ou suprimido, em que os desejos infinitos do homem perdem o veneno. Essa ausencia de ideal nas « élites » modernas esclarece admiravelmente o caso americano. Na America, as « élites » tem o poder mas, en vez de sere ellas as que exerçam influencia sobre o povo, és o povo quem influe sobre ellas. Por que ? Porque ellas nao offereceram ao povo, para amortecer o amor de si, para ajudal-o a supportar as decepçoes da existencia, senao a embriaguez frenetica da actividade e da riqueza. Composta de homens de negocios, ella è una escrava das multidoes. O poder so o conserva ella a troco do seu conformismo com as opinioes da multidao. Em poucas palavras : as classes dirigentes americanas mataram a « élite » para adquirir o dinheiro e o poder, e a America afogo-se pourque nao tem mais « élites ». Perdidas as « élites », elle procura un dictador. O dictador poderà impedir o povo de murmurar mas a America, so serà quando as suas classes dirigentes tiverem a coragem e a honestidade de fazer,

pela primeira vez, depois de 1787, un exame de consciencia e de permittir que a « élite » viva.

Lendo-se vagarosamente, nac sé nos ensaio como no drama, o que o joven escriptor pensava dos homens e dos seus governos, e que se aprecia, bem a nobreza de phrase, que uma hora antes de morrer, dirigiu a uma senhora americana com quem palestrava : « A morte mao è uma tragedia ; tragédie é, as vezes, a vida — quando enzovalhada e malbaratada ». A delle, tragica pelo esfecho, foi un poema de belleza intellectual e moral.

E' natural que o desapparecimento desse espirito, a un tempo poderoso e gentil, conserve, ainda a mae, o pae e a irman mergulhados em uma dor inexprimivel.

Plinio Barreto

ÉTATS-UNIS

Prof. Harold D. Lasswell, *Chicago*, University.

Seldom have I rejoiced more than when I read « Angelica» for I, too, had feared that the tragic end of Leo had blasted every hope of hearing what he had to say, And I was among those who sensed the superlative quality of his mind and spirit, and I find in the play, and in the essays, the same compelling subtilety and gentle irony which conferred so much of worth. and distinction upon every expression of his lofty personality.

I was not among those who came to know him well ; my touch with the Seminar was fleeting. But no contact, however ephemeral, could fall to disclose something of the delicate yet virile quality of his originality. His personal style had all the nuance of that form of detachement which in the attainment of the profound rather than the retreat of the bruised.

From Robert Marjolin I learned a little of Leo's inner life, and hoped for an ultimate development of our casual acquaintance into friendship. I am glad to have renewed our contact in this book even after all hope had passed.

Dr. Lasswell.

André Maurois, *Literay N. Y. Times*, 8 july 1934

... A very remarquable place of political writing presented in the form of satirical drama is *Angelica* by Leo Ferrero (Rieder Editor) Although Ferrero was an Italian, and the son of the great historian, Guglielmo Ferrero, he became a French writer just as formerly Comrad, a pole, became an english writer. French letters vere thrown into mourning by his tragic death in an automobil accident in New-Mexico.

The public reading of « *Angelica* » wich took place before an audience of critics and writers in Paris a few month ago, produced an extraordinary effect. We all knew that Leo Ferrero was a charming and intelligent ; we did not know that he was capable of this keenness in satirs, of this tender poetry which in certain aspects recalls the Shaekspearian drama, and in the others the philosophical dramas of Renan.

Angelica is the tragedy of the despot, but also the tragedy of the mediocrity, and the cowardise of the rabble. It is a work singularly objective and ripe to have been written before the age of 30, but misfortune and exil matured it. I would not be surprised if the piece could be played with success on the foreign stage

A. Maurois

Lloyd M. Crosgrave *Muncie, Indiana*

If I understand Leo's philospphy correctly, he upholds a faith that is all-too-rare in the American labor movement, and that unless it s acquired by the American labor movement and by the American people in general, will make a most tragic outcome of our present difficulties almost certain.

It has long been recognized that our industrial leaders and our financial leaders have been persons who have been utterly materialistic. I am afraid that the disease goes even deeper than this, and that it has affected on labor leaders and the rank and file of our workers as well. I have been forced to this

belief after many years of trying to believe otherwise. I am afraid that Leo, with his high ideals, must have passed the same judgement upon us, that Orlando passed when he cried : « Je vous déteste ! Allez-vous-en ! Vous croyez connaître la vie parce que vous vous souciez de vos intérêts ! »

I fear that we are headed straight for a dictatorhip and that a dictator will be welcomed by the rank and file of the people because he will flatter them and because he will save them the trouble of America with the ideals that Leo had !

I expect to quot that paragraph from Leo' s essay in a lecture I am to deliber on the 10th of next month concerning « Labore Industry under the New Deal ». In my opinion, America needs such ideals as Leo, had more than she needs anything else and this applies to the wage earners as much as it applies to the capitaliste.

Lloyd M. Crosgrave.

Josette Lacoste, *Amérique, New-York*, 14 juillet 1935

....

La pièce est admirablement conduite et abonde en phrases incisives, en périodes éloquentes. La joute oratoire entre le Régent et Orlando est menée avec chaleur et âpreté. La figure du Régent en ressort grandie, — magnifique de noirceur et de philosophie épicurienne. Ce ne sont plus deux hommes aux prises. Ce sont deux génies contraires, l'un malfaisant, avec toutes les subtilités et les raffinements d'un dilettante, véritable Méphisto charmeur ; l'autre rêveur, noble, idéaliste à l'excès, qui prétend faire régner la justice et la paix sur une terre jusque-là souillée de tous les vices qu'il voudrait métamorphoser en Eden.

L'auteur de cette œuvre puissante, pleine de maturité, n'avait cependant que vingt-six ans lorsqu'il la termina et mourut tragiquement peu après.

Pourtant, enseveli dans la tombe si prématurément, il se réclame de l'immortalité par ce drame grandiose où il fit fleurir, d'un seul épanouissement, son génie si personnel.

Thomas F. Woodlock, *New York.*

« *Angelica* ». It is doubly precious to me — first for the sale of your dear son, and next for the remembrance it brings me of his poor parents, whose grief I am proud to share.

Your preface tells me much more than I had surmised of his life and his tragedy. And in reading « Angelica » I saw how deeply the iron had intered into his soul. And in the artistics of the piece I realized how exquisitely appropriate is the name of Ariel in his case. There is a lightness, a delicacy, a lambency in his style coupled with a piercing irony and deep pathos, that is unusually charming. I could (in all reverence and sincerity) say — qualis artifex periit ! — But that is the least of it — it is the son's loss that hurts.

I am Irish and a catholic. Morning and evening since I learned of Leo's death I have prayed each day for the repose of his soul. You will understand : it is all that I can do !

Thomas F. Woodlock

GRECE

Costa Ouranis, « Nea Estia » *Athènes* : 15/12/1934

Léo Ferrero, le fils de l'illustre historien, a passé sur le firmament spirituel de l'Europe, rapide et brillant comme une étoile filante. — Il appartient à cette jeunesse intellectuelle qui vécut comme un drame personnel la grande crise du libéralisme, à cette jeunesse dont la conscience l'a toujours empêché de pactiser avec les régimes de violence et qui, même, se faisait scrupule de cultiver à l'écart son jardin, comme tant d'autres, à l'exemple de Candide. Grâce à son nom et à l'abondance des dons spirituels qu'il portait, il se fût sans doute assuré une place enviable dans l'Italie fasciste, qui ne demandait pas mieux que de se l'attirer. Léo Ferrero a cependant considéré que sa dignité d'ouvrier de l'esprit lui faisait un devoir de quitter une Patrie où,justement, l'esprit était enchaîné, Il se réfugia à Paris comme dans l'un des derniers retranchements de la liberté et il ne tarda

pas à s'y faire la réputation d'un intellectuel « européen », non pas seulement à la façon d'Erasme ou de Goethe, mais aussi comme un militant pour la victoire de l'esprit européen, dressé contre l'esprit de dictature et de chauvinisme, qui menace de replonger dans le sang les peuples de l'Europe et de mettre en péril mortel leur civilisation.

Tout ce qu'il écrivit à Paris pendant ces trois ou quatre dernières années, à commencer par son livre « Paris dernier modèle de l'Occident » jusqu'à ses articles épars et même jusqu'aux notes de son carnet intime, tout révèle que Léo Ferrero s'était livré tout entier, avec toute sa ferveur et tout son esprit philosophique, à la noble cause de l'apologie de la liberté. Dans « la tempête » actuelle — cette tempête soulevée par les forces antispirituelles qui émergent à la surface de la vie européenne et que Kaiserling appelle « des forces telluriques » — Léo Ferrero fut un pur et lumineux Ariel. La mort le surprit au moment où il achevait un ouvrage qui fut, en quelque sorte, le couronnement triomphal de sa brève carrière, au double point de vue de l'art et de la belle cause à laquelle il s'était entièrement consacré. Cet ouvrage, inédit de son vivant, porte comme titre « Angélica ». Il vient de paraître en volume. Je connais peu de livres plus chargés de pensées et plus vibrants de poésie. Le jeune écrivain avait appelé son ouvrage «drame satirique », mais son livre rompt les cadres de la littérature et dépasse toutes les définitions consacrées. C'est une œuvre brillante, d'une extraordinaire originalité, qui oscille constamment entre la satire aristophanesque et l'envolée poétique shakespearienne, entre le réel et le fantastique, entre l'actuel et l'éternel. Sous le masque de personnages empruntés à la «Commedia dell'arte», ses créatures — symboles en même temps qu'êtres vivants — expriment le drame le plus poignant de l'humanité : la lutte de l'homme pour la conquête de la liberté.

Les conflits que cette lutte engendre, les sentiments qu'elle provoque, les passions qui lui font cortège, les héros immolés et les esclaves succombants, tous les charlatans et les sophistes qui imposent leur loi à la foule, toutes les péripéties de cette lutte formidable s'opposent en une mêlée monstrueuse dans les pages de ce livre. Parmi le vacarme de ce choc et les voix discordantes qui s'élèvent de toutes parts, le chant du poète se dégage

en toute pureté. C'est un hymne grandiose à la vraie liberté — cette liberté que les hommes n'ont pas encore su trouver, mais qu'il leur importe de conquérir surtout à un tournant aussi décisif de leur histoire, pour sauvegarder leur civilisation et pour échapper eux-mêmes à l'abîme où ils risquent de rouler, cette liberté qui ne peut naître que par la victoire de l'ange que nous portons en nous-mêmes sur la bête qui est aussi en nous.

C'est sur ce message que s'achève à la fois l'œuvre et la vie de Léo Ferrero. Je ne connais pas de fin de vie, ni de fin d'ouvrage, plus belle.

COSTA OURANIS.

ESPAGNE

NATOLI — « HERALDO » — Madrid, 26 juillet 1934

En « Angelica » (Éditions Rieder, Paris, 1934) las antiguas « maschere » italianas toman aspecto moderno ; pero la accion se desarolla en un Mundo erreal, en el cual Orlando, héros de la libertad, ama, sufre y muere matado, Una satira fina, una filosofia humana y profonda hace hablar los vicios, los egoismos, la falsedad de la sociedad irreal—y real—« Angelica », el drama de la libertad, es obra de un poeta puro. El alma de Léo Ferrero se manifesta elevada en el cielo, comme la de Lauro de Bosis, el otra joven poeta que se hundio en el Mediterraneo con su pequeño avion despues de haber lanzado proclamas antifascistas sobre Roma.

Generosa juventud perdida no solo para Italia sino para el arte leteraria modernos. Pero juventud qui deja una huella profunda en el alma de las jovenes generaciones.

J. AZNAR — « LUZ », 26 Luglio. *Madrid.*

La autoridad està en crisis, pero el mando esta en alza. No se reconocen modelos de bien obrar, pero se admiten desaforados comitres. Cuando el hombre vuelve al estado de fiera, solo puede reconocer domadores. No admite nada por métodos de

comprension, sino por métodos de sugestion — como diria Keyserling — .Vuelve al estado inicial del miedo, al dogma seco, impuesto a latigazos. Los valores espirituales se desvanecen entre el polvo que levantan los valores instintivos en marcha hacia la tierra prometida, hacia la soñada pitanza : el poder.

He ahi la razon de por qué en tiempos de crisis de autoridad se obedezca tanto. Es que sobre el pueblo ya no actuan los modelos — incapaces de dar gritos de mando —, sino los comitres. Con el fusil al hombro y un pedazo de himno en la boca ; qué alegria desfilar ante un provisional o efecctivo dictador ! He aqui lo que hoy prefiere cualquier joven contemporaneo : desfilar. Es lo mas sencillo. Y asi se cree también dictador futuro. Considera los merecimientos del guia y — naturalmente — le incitan a suplantarlo alguna vez. El texto del arrivista es simple. Se aprende ràpidamente. Basta con arrebatarle el làtigo.

Es el estado selvatico — de que nos hablada Juan Bautista Vico —, en que las ideas naden de los puños. Muy pocas ideas, eso si, muy simples... « Es la vida instintiva, es el amor de si mismo, lo que explica la admiracion y la popularidad de los dictadores — ha anotado el malogrado Leo Ferrero, en su precioso libro « Angelica » —. Se identifican con ellos, se les consienten todos los privilegios.. Los lectores de Napoleon no se identifican con madame Staël o el duque de Enghien o un italiano obligado a morir en Rusia. Se identifican con Napoleon, que representa la carrera que cada uno querria, podria o hubiera podido hacer. Si los pueblos sacrifican tan facilqmente todo el pueblo a un hombre, es porque, indirectamente, sacrifican todo et pueblo a si mismos. El dictador no es mas que la proyeccion en otro del desceo de haliarse en une situacion imaginaria donde este frenético amor de si mismo podria satisfacerse. »

No pongais ante las gentes un hombre humilde, azorado, que os saluda como podria saludarnos el coadjutor de la parroquia ; poned un histrion, un gran, comediante que sepa hacer restallar el latigo y tutear à Dios. No a un Francisco Giner, sino a cualquier Guillermo. El pueblo se reiria o compadeceria del primero y aplaudiria frenéticamente al segundo. Porque nadie — excepto unos pocos —querria ser un hombre sin brillo, modestamente vestido de americana. Cada ciudadano vociferante querria ser un hombre de pecho reluciente, cruzado de bandas y cordones ;

por eso aprende a desfilar con tanto garbo. El pueblo es intolerante, porque la tolerancia — añade el autor de « Angélica » — es el precio de un esfuerzo, y el pueblo, en general no quiere vivir cultivandose, porque no quiere vivir en plena dificultad. Sera flexible en pleno melodrama, pero no en terrenos de la razon. Admite latiguillos, no argumentos. Y toda dictadura es eso : latiguillo puro y facil. El latiguillo del pasado, el latiguillo del futuro.

AZNAR.

A. N. — EL LEVIATAN (*Madrid*) julio 1934

Angelica es el libro de un joven poeta e filosofo. Todo favorecia al destino espiritual de este joven. Hijo de Guillermo Ferrero y de Gina Lombroso-Ferrero, encontraba en su casa el ambiente propicio al desarollo de su intelligencia singular. Ya habia triunfado en Italia, en 1924, con sus « Campagne senza madonne » y la « Chioma di Berenice ». Pero Italia fascista no permise al hijo de Guillermo Ferrero vivir y escribir libremente. En Francia escribe « Paris, dernier modèle de l'Occident. » « Italia — decia — a pesar de hallarnos en el siglo XX, solo permite una sola casa editora, una sola Banca, un solo periodico, una sola revista y un solo partido politico y un gobierno de clan ». La tragedia de la libertad apasiona al joven poeta y filosofo, y a les veinteseis anos escribe « Angelica ». El no viò la edicion de su libro. En Mejico, donde estudiaba la vida de los indigenas, muere victima de un accidente de automovil a los treinta anos.

Los personajes de « Angelica » estan dibujados en la tradicion literaria italiana, transformandolos y adaptandolos a la epoca moderna. Viejas « maschere » y personajes de la literatura caballeresca. Orlando es el héroe de la libertad. Las « maschere » representan las debilitades. los vicios, los charlatanes y la satira contra los tiranos. Drama humano, de alta poesia, de la conquista de la libertad.

ITALIA ALL'ESTERO

G. Chiummiento. *La Nuova Patria degli Italiani, Buenos-Ayres.*

Sarà rappresentato a Parigi, fra non molto, uno strano dramma satirico e fantastico, al tempo stesso ; dramma di sfondo politico e sociale prodottosi prima nello spirito del suo giovane autore, e passato poi all'azione e al dialogo dei personaggi fantastici, fuori del tempo e dello spazio, e pur cosí palpitanti di realtà, come che interpreti del nostro dramma e del dramma dell, Italia.

L'autore — Leo Ferrero — non assisterâ alla rappresentazione. Egli chiuse il dramma della sua vita sedici mesi or sono, col mistero di una tragedia che, a trent'anni, mentre cercava per il mondo la libertà di vivere e lavorare liberamente, negatagli in Italia, lo st appò alla vita, all'Arte, alla gloria, all'affetto dei suoi. Ma il suo spirito sarà presente, rivivrà sulla scena, nei tre atti di « Angelica », rivivrà nel l'ultimo atto specialmente, rivivrà nel publico che nell'ascoltare le parole di Orlando, il liberatore ucciso da Angelica, l'amata, non potrà non pensare all'autore, morto in esilio, ed alla sua famiglia esule per aver troppo amato ed onorato l'Italia.

« Angelica » fu scritta in francese, a Parigi, durante i primi mesi dell'esilio. Egli già conosceva il francese e l'inglese come l'italiano.

« Angelica » si presenta letterariamante perfetta. Il dialogo é spigliato, la struttura scenica è di proposito contenuta nello stile della Commedia italiana con le sue maschere ed i suoi personaggi stilizzati.

Orlando é il cavaliere della libertà, ed Angelica é, al tempo stesso, il simbolo della libertà vera (per Orlando) e della falsa libertà (per i profittatori). Il Reggente é la dittatura, l'ordine e la disciplina, e cosí tuona alle folle : « I governi debbono fare, disfare e rifare le leggi, e i sudditi debbono obbedire. In caso contrario é il disordine. »

Se la struttura scenica si ricollega allo stile della Commedia italiana, sullo sfondo del dramma si proietta, attraverso la satira ed il simbolismo, la realtà dell' Era Nuova.

Leo Ferrero, novecentista per nascita, ha scritto il dramma della sua giovinezza e dell' Italia, ed ha anche dimostrato che il fascismo non ha nulla a che vedere con la giovinezza.

Morto a trent' anni appena, ha lasciato una opera che non può morire, e che legherâ il suo nome alla Storia del nostro nuovo Risorgimento.

N. Napolitano — « L'Adunata dei Refrattari » *New-York*, 31 Agosto 1935.

Dramma satirico « Angelica », ma di quella satira che si ispira guardando e meditando sul tragico ed il grottesco, e che ti fa ridere mentre ti dilania, come un attore, che vivendo nel suo intimo la sua tragedia, offre nello stesso tempo al publico, l'interpretazione di una brillante commedia, e tu non sai se la sua bocca ghigna o sorride.

Nel dramma di Leo Ferrero c'é la tragedia del popolo italiano, che egli fa sua. Ed è per questo che ne scrivo ; perchè il lavoro, a parte il merito letterario, che pur si afferma sicuro, richiama l'attenzion degli spiriti liberi....

Nino Napolitano.

Gaspare Nicotri, *Stampa libera, New-York* 25 Agosto 35

Leo Ferrero — l'autore di *Angelica* — fu una della piu fulgide e sicure speranze delle lettere italiane e del nuovo umanesimo universale. Appena trentenne quando si preparava a scalare con fermo e sicuro piede le più alte vette del pensiero e della poesia, un accidente automobilistico lo rapiva ai genitori, alla patria, all' umanità nel Nuovo Messico, qui in terra d'America.

Dell'opera sua già matura e gettata in forme solide e originali dice nella prefazione di *Angelica* il padre, che con sovrana prerogativa lo armò cavaliere della nuova crociata per il riscatto del sepolcro della libertà. Nel leggere queste pagine roride di lagrime non piante, e illuminate da un dolore che non potrà mai trovar pace, e nel ponderare questo giudizio cosi sereno e pur tanto appassionato, ci si sente quasi aleggiare intorno il fresco

spirito del giovinetto spento, e una subitanea stretta al cuore ci rivela che anche noi abbiamo perduto qualcosa di prezioso e di risplendente che non ritroveremo mai più

Abbiamo detto che la morte di Leo fu ingiusta, ma in certo senso la fine immatura degli eroi e dei poeti qualunque forma essa assuma, non é mai ingiusta perché serve sempre al riscatto di una causa ed accelera sempre una vittoria dello spirito. Shelley annegato a Livorno, non fu minor soldato della libertà che Byron caduto a Missolunghi, e Leo schianltato, dalla negligenza di un forsennato, è l'eroico commilitone di Lauro de Bosis, proprio se come lui e con lui fosse piombato combattendo nei gorghi del *Tirreno.*

Finchè vi saranno gioventù possenti e gloriose come queste, l'avvenire dei popoli é confidato a forti e sicure mani. E, se poi, in aggiunta, noi riscontriamo nel breve giro di un quarto di secolo tre generazioni di filosofi e di guerrieri nella stessa famiglia : l'avo Cesare Lombroso, Gina Lombroso la madre, Guglielmo Ferrero il pâdre, e poi Lui il poeta e veggente tutti consacrati alla buona causa della libertà,quale altro vaticinio ci occorre per leggere nei fati, la infallibile redenzione della nostra Italia ?

EGIDIO REALE. *Libera Stampa — Lugano,* 11 Luglio 1934.

Dieci anni or sono, le sera del 15 maggio 1924, nella sala del Moderno in Roma, ove — come scrisse all'indomani uno dei critici — il fiore dell' intelligenza, della letteratura, dell' arte si era dato convegno, il plauso concorde ed entusista degli spettatori decretava il trionfo di un giovane, Leo Ferrero, che, avendo, non ancora ventenne, già dato prove di forte ingegno e di vasta cultura, tentava ora il teatro. Lineare semplicità della trama, attaccamento a motivi sicuramente universali ed umani disdegno di ogni artificio, senso di schietta poesia, dialogo fiorito e polito, scritto in una tersa e mossa parlata toscana, scène sobrie di sentimento e di verità e limpide di pensiero e di espressione : tali erano i pregi che la critica — anche essa concorde, nel giudizio, senza eccezioni — segnalava come caratteristici delle « Campagne senza madonna », dramma della vita e dell'amore campestri, che Leo Ferrero aveva scritto dopo, e

quasi in contrasto, con la «Chioma di Berenice», dramma questo dell'amore pagano e della voluttà che si consuma e si placa solo nella morte. Quando, alcuni mesi dopo, uno dei critici italiani più acuti, ma anche più severi, Adriano Tilgher, presentava al pubblico dei lettori il volume in cui quei due primi saggi drammatici di Leo Ferrero erano raccolti, egli rilevava comme essi, più che una promessa, costituissero una affermazione della giovane generazione italiana, tanto più grata quanto più irreperibile sembrava essersi fatta la razza dei giovani in cui fosse ancora da sperare.

Quel suo primo libro — cui seguiranno un saggio storico, la « Palingenesi di Roma », un saggio di critica estetica, il « Leonardo o dell'Arte », che egli poi rifarà in francese, uno studio politico, sociale, filosofico insieme, il « Paris, dernier modèle de l'Occident ». — Leo Ferrero dedicava a Cesare Lombroso, il nonno materno che, « per la vita e l'opere eroiche gli aveva asciato il rimpianto di non averlo conosciuto e una continua nostalgia di lui », ed alla mamma « che avrà in seguito la dedica di tutto quanto scriverà nella vita, per avergli « insegnato vedere nel cuore degli uomini. »

Alla mamma — a testimoniare della sua fedeltà nell'amore del bello e del vero, che è tradizione, luce e calore, nella sua famiglia — Leo Ferrero avrebbe, forse non soltanto in segreto, dedicato questo dramma. «Angelica», che ora si pubblica a dieci anni di distanza — dal suo primo successo, se la morte non avesse stroncato, brutalmente e tragicamente questa giovinezza cosi pensosa e ardente.

Si ritrovano in « Angelica », dramma satirico in tre atti, tutti i pregi che ne fanno un'opera d'arte, un vero capolavoro letterario : originalità di concezione, senso schietto di poesia, semplicità di mezzi scenici, vivacità di dialogo, acume psicologico nella creazione dei personaggi, facoltà di definire ogni protagonista con una frase o una battuta, bellezza e perfezione di forma. Non a torto è stato scritto da critici francesi fra i più autorevoli, che a chi legga questo poema fantastico rievocante nel breve corso di tre atti, il poù grande dramma della storia — la lotta dell' omo per la conquista della sua libertà — tornano spesso alla mente i grandi nomi di Shakespeare, di De Musset, di Aristofane : tanta in esso la profondita del pensiero, tanta

a potenza drammatica, tanti sono lo slancio e la grazia, cosi mordente e pur composto, lo spirito satirico.

Eppure, oltre e al di là dell'opera d'arte, v'é qualcosa che a noi rende ancora più caro questo breve poema drammatico ; ed é il rifiesso del dramma della vita dell'autore che in esso si trova, é il pensiero delle circostanze nelle quali fu scritto, é il simbolo che incarna, è la prepotente aspirazione verso l'ideale di libertà e di giustizia che esso traduce ed esprime.

Quale dramma e come intenso é il corso breve della vita di Leo Ferrero ! Lo trattegia, riévocandolo con parole che non possono leggersi senza esserne profondamente colpiti e commossi il padre suo. La nascita, in un meraviglioso, luminoso, folgorante pomeriggio autunnale. Un' infanzia benedetta, piena di careze, di sorrisi, di gioia. Una fata benevola sembra abbia deposto nella sua culla tutti i doni ; la bellezza, la salute, l'intelligenza, il cuore, l'amore dei genitori e dei nonni, tutte le possibilità e tutte le agevolezze. Una adolescenza fervida di lavoro, di promesse, di speranze, Un'anima che s'infiamma a tutti i fuochi celesti : l'amicizia, l'amore, la riconoscenza. l'ammirazione, l'entusiasmo ; gaiezza, bontà, drittura naturali ; una sincerità quasi esplosiva. L'intelligenza che si schiude, con l'anima, in tutta la sua bellezza. Qualche cose di angelico ; nobiltà e purezza, grazia e gioia, dolcezza e sorriso. Un' incarnazione di Ariele. Ma quale inferno di passioni selvagge di atroci delitti, di ripugnanti deliri intorno a questo fiore che si schiude ! Un giorno quel caos precipita in un dispotismo ombroso, sempre inquieto, incapace di sopportare un' opposizione qualsiasi, il sorriso delle ironia come gli argomenti, della dialettica o il disdegno delle astenzione.

Ed ecco, all'indomani delle prime magnifiche manifestazioni del suo ingegno, tutte le vie e tutte la porte sbarrarsi dinanzi al giovane Leo : giornali, editori, teatri, sale di conferenze.

Non è possibile resistere. Non v'è che una via che resti aperta, quella che tanti figli d'Italia hanno in ogni tempo presa, con lo schianto nell'anima. la via dell'esilio. Un mattino dell'ottobre 1928 Leo Ferrero parte per Parigi. Lo seguono le ansie dei genitori, che non possono essergli vicini, e che non sanno nemmeno, allora, se un giorno potranno rivederlo. A Parigi, appena arrivato — egli non aveva ancora 26 anni — scrive rapidamente

nel corso — di alcune settimane, per liberare la sua coscienza, « Angelica », dramma a metà fantastico, a metà reale nel quale le maschere della Commedia italiana riappaiono, modernizzate. Lo legge a qualche amico, vi accenna in qualche lettera ai genitori. Ma ben presto non vi pensa più e più non ne parla. e raccoglie le forze per affrontare la prova terribile che lo attende, per rifarsi un esistenza. Quella prova egli vince. Di nuovo l'avvenire gli si schiude pieno di speranze e di promesse. I suoi articoli le sue critiche, i suoi saggi, destano ammirazione e gli procurano la stima del mondo letterario francese. Paul Valéry detta la prefazione al suo « Leonardo ». Poi è il suo « Paris » che gli dà la notorietà. Quasi presago della morte, Leo intensifica il lavoro, scrive un vasto romanzo, articoli, poemi, saggi, riempie di note i suoi quaderni

Poi si prepara ad un lungo viaggio per il Giappone e la Cina, Il 26 agosto dello scorso anno, alla vigilia della nuova partenza, la sua vita è troncata, in un accidente automobilistico. Poche ore prima, a chi l'accompagnava egli avera detto: «La morte non è una tragedia ; tragedia è talvolta la vita, quando essa è insozzata ed avvilita. » Ora, quanto resta di lui, giace, all'ombra di un albero secolare, nel desueto cimitero di Plainpalais in Ginevra, e lo vegliano l'amore dei parenti ed il ricordo degli amici. Ed appare — prima fra le opere postume — la sua « Angelica »

* * *

Riassumere la trama di questo dramma non è possibile, senza sciuparne la bellezza. Nè meglio può dirsene il significato profondo, la conclusione luminosa e pur velata se non con le parole del padre In questo dramma, che è un poema oltre che un'opera di teatro, ed insieme un grido d'umanità, il primo grido di dolore di un' immensa prova — la lotta dell'uomo per la sua liberazione — che comincia, si trovano descritti e bollati, con tratto magistrale, le debolezze, gli egoismi, le ciarlatanerie, sofismi le mistificazioni con cui il dispotismo s'impone alla complice debolezza delle vittime. Vi si trovano le fasi successive della liberazione : la solitudine atroce della resistenza, che s'inizia in alcune coscienze superiori, simbolizzate da Orlando ; le diffidenze timorose che quella resistenza circondano

a lungo ; il coraggio, la perseveranza, lo spirito di sacrificio necessari a scuotere il senso morale degli schiavi ; l'esplosione d'entusiasmo sincero che ad un certo momento prende la folla, quando la tirannia comincia a vacillare. Vi si trova infine la ricaduta nella schiavitù, alla quale tutte le liberazioni rischiano di conchiudere se i liberati non sono ancora degni della libertà. Ma la libertà non è nel dramma di Leo Ferrero, come non è più nei giorni nostri, la trasfigurazione magica del destino dell' uomo realizzata nell'entusiasmo di un momento. Il giovine poeta, reso maturo dalle esperienze di un secolo, canta la libertà, quale sarà per l'umanità di domani ; un' ascensione superiore ma dolorosa della storia, una vittoria sublime, ma conquistata a caro prezzo, dell'angelo sul mostro dell'essere sublime sul bruto. Il giovine poeta, che per la libertà ha sofferto, ha sentito il suo dolore ed il suo destino confondersi con una delle più, grandi tragedie della storia Nella sua avventura personale egli ha visto il dramma universale ed ha saputo esprimere uno dei momenti più tragici della coscienza umana alle prese con il suo destino.

E' per questo che gli eroi ed i martiri di questa grande lotta che é forse ancora agli inizi attingeranno in questo piccolo libro un poco della loro forza, e delle loro ispirazioni. Ma è anche per questo che il glovine porta, sparito dopo aver lanciato agli uomini il suo messaggio di liberazione vive ancora, al di là della morte, ed è e sarà, presente, fratello nelle lotte, nelle pene, nelle speranze, accanto a quanti, çon nobile animo e con cuore generoso, osino ancora sfidare il destino, in questa lotta senza soste per la conquista, di una umanità più libera e più degna, di una superiore morale e di una più grande giustizia.

A. T., *Giustizia e libertà,* Parigi

Guglielmo Ferrero presenta, con una prefazione tormentata dall'angoscia quest'opera del figlio morto, schiantato all'improvviso per un incidente di automobile nell'estate dell'anno scorso. E ritesse la trama di quella vita cui arrisero le più ardite speranze.

Questo giovane è preso in mezzo al turbine mostruoso del suo tempo sfociante nel fascismo. ...

Leo Ferrero, come il resto della sua famiglia che non ha piegato, è posto al bando : deve emigrare per trovare un po' d'aria libera, una possibilità d'indipendenza spirituale. ...

Aveva lasciato a Parigi, tra libri, carte e quaderni, il manoscritto di questa « Angelica », dramma satirico in tre atti, frutto di pensieri, di impressioni e di sofferenze scaturite dal contatto diretto con una tragica realtà vissuta.

Il padre per cui questo lavoro è come un lembo della sua stessa carne e un grido della sua stessa coscienza, ne rileva gli aspetti « del più grande dramma della storia : la lotta dell'uomo per la conquista della sua libertà.

Questo poema racchiude però, tale una sintesi vigorosa dei mali, dei vizii e delle angosciose speranze del nostro tempo, che ognuno è indotto ad aggiungervi un po' della propria passione e a riviverlo, spoglio di quelcha lacerante esperienza. Perchè il dramma della libertà è il dramma nostro, e dobbiamo volere che esso abbia un epilogo meno desolato di quello che il poeta, forse già sotto il peso et una atroce sorte, gli ha dato.

Angelica potrà essere meno splendida e più austera; Orlando meno sognante e più uomo ; e anche il popolo, con tutte le sue maschere, sarà certo migliore di quello che i despoti pensano.

A questo dramma più grande, Leo Ferrero avrà portato una offerta magnifica di alto valore morale, di commozione e di poesia.

A. T.

L. B. — Roma.

Ho superata la mia crescente idiosincrosia per tutto cio che é carta stampata e arte... E ho letto e leggendo non potevo non pensare à Lui.. sichè non m'era possibile scindere la commozione che destava in me la sua opera da quella profonda del ricordo e della sua persona e della sua tragedia. Tuttavia ho capito che vivissimamente ammiravo ; ho capito che ammiravo l'affermazione di un grande, audace, precocissimo ingegno di pensatore e di artista, a cui é giusto attribuire il prodigio del genio.

... Egli, lavorando, seguiva la sua fervida alata ispirazione ; ma era ben capace di concentrarsi per correggere, per perfezionare. Sapeva d'essere un artista d'eccezione, ma, nella dolcezza del suo carattere era implicita la disciplina dell'onesto dubbio e dell'umiltà.

Angelica mi ha riportato indietro di parechi anni, ha risuscitato ricordi di persone, di fatte sentimenti sopiti a abbandonati per stanchezza.

Quando la cronaca sarà diventata storia, questo libro di un filosofo poeta avra dovunque una seconda vita Ora vivere e difficile ai piu in tutti i sensi.

L. B.

D. P. — Roma.

Come fanno pensare la vita e la morte di Leo ! Quando leggo i suoi scritti, la sventura che mi era parsa una specie di atroce pazzia della sorte, mi appare in una luce diversa, una qualche dolcezza affiora dalla tragedia, e questo avviene sempre per gli individui superiori che lasciano dietro a se una sorta di scia luminosa : sogno, ammonimento, sorriso, non si sa bene.

D. P.

M. O. — *Viareggio.*

Grazie per la copia di *Angelica.* E stato come ritornare in un pomeriggio domenicale all'Ulivello e ritrovare Leo e risentirlo parlare e pensare. Oserei dire che le idee che vivono nel libro (tutti i personaggi sono un' idea) mi erano note e familiari ; ché nel loro formarsi in questa veste sensibile e con questa vicenda solo apparentemente fantastica, noi, che l'abbiamo vissuta ora per ora, ritroviamo la tragedia svoltasi dopo la guerra l'uccisione della libertà. E la domanda di Orlando alla donna folle o incosciente « Perché hai ucciso ? » riassume il nostro sgomento e il nostro stupore.

Ritengo che Leo colla potenza dell'arte abbia tradotto in problema universale (cioé di tutti i popoli in questo momento di

grande rivolgimento) l'interrogativo che sorgerà dagli avveni menti che avevan, colpito la sua patria, la sua famiglia, la sua giovinezza.

Ancora più ora, Leo rimane per me, vivo e vicino e come di persona viva e vicina io desidero parlare.

M. O.

L. M. — *Palermo.*

Angelica é il prodotto non solo di una mirabile maturità, ma anche di una completa indipendenza e di una originalissima personalità. Se l'impronta ereditaria si osserva nei gusti per i problemi di ampio respiro, prevale indubbiamente una schietta a inconfondibile ispirazione di artista che é tutta sua personale e che avrebbe dato chissa quali frutti. Con tutta sincerità trovo « *Angelica* un opera di prim'ordine, e pure nella sua modernità, la chiamerei « classica » per lo stupendo equilibro della satira e della lirica con l'epica. Vengono spontaneamente alla memoria i grandi nomi della letteratura.

Io non trovo, come giudica invece il padre nella Prefazione, che *Angelica* sia una parola di speranza e di ottimismo detta agli uomini ; per me essa una amarissima e desolata parola di pessimismo e di rinuncia, e comprendo benissimo come lo scomparso abbia detto di averla scritta per fare un esame della propria coscienza ; era il momento in cui egli si allontanava dal proprio paese coll'amarezza non solo dell'esilio, ma ancor piu con quella della inutilità di qualsiasi lotta. Il dolore de la partenza e della rinuncia hanno imposto alla sua sensibilità etica una giustificazione, che si é espressa, con stupenda creazione d'arte, in *Angelica.*

Non mai ho avvertito il dolore e il profondo rammarico della sua scomparsa, come dopo aver letto questo lavoro : mi accorgo ora che Leo non era piu una semplice speranza (di speranze ve ne sono molte é il piu delle volte non si avverano) ma era onnai una realtà indiscutibile, caratteristica, indipendente, insomma era sopratutto un vero artista, ed io penso davvero e sento sempre piu, come un vero artista sia un valo re umano superiore a quello di un vero scienziato on un vero filosofo. L. M.

SILVIO TRENTIN, *Gers*, juillet 34.

.. Non so dirle l'emozione profonda che ho provato nel ricever il dono ineffabile di *Angelica* né esprimerle la mia riconos cenza.

Per me nell'ora la piu tragica, la piu sconsolata del mio esilio, questo libro mi é giunto come un viatico che saprà guidarmi a sormontare la prova durissima di fronte alla quale ho tanto spesso l'impressione di esser disarmanto.

Accostandomi con trepidazione allo spirito di Leo rivivo il loro dolore incomparabile, ma attingo anche ad un tempo ad una sorgente purissima di luce che permette di guardare senza piu paura al mistero remendo della vita e del dovere.

SILVIO TRENTIN

PORTUGAL

« *Primeiro de Janeiro* » — Lisbonne — 27 mars 1935.

LÉO FERRERO

Guglielmo Ferrero de seu matrimonio con Gina Lombroso, teve um filho, Leonardo Ferrero, ou abreviadamente Leo Ferrero, que un estùpido desastre de automovel, vitimou, nos Estados Unidos, en plena floraçao de un Espirito, que jà se afirmava superior.

Avalio-se a dôr sem nome daqueles Pais ! De unido de dois seres egregios nascera e começara a desabrochar, esplendida de promessas, uma nova inteligencia, em que ia continuar-se a nobre estirpe mental, de que provinha, afinada en duas geraçoes de labor espiritual.

Mas, a Desgraça perseguia a sua curta existéncia. Uma das fortes manifestaçoes da intolerancia, en que depois da guerra se quiz alicerçar a consitiuçdo de certos Estados fortes, obrigou-o ao exilio. Como jà era impossivel diminuir a personalidade do

Pai, que jà entào fizera un nome indestrutivel e universel, fès-se a conspiraçào, do silencio en tormo de filho, rarefazendolhe, o ar, em que o seu nome e o seu espirito estiolaria, como uma grande flor, que sem ambiente nào logra eclodir e expandir-se.

Leo Ferrero passou à França e escreveu em francés. Mas, produziu pouco. Era-lhe preciso primeiro adaptar-se. falho de estimulos, orfào dos afectos de toda a hora...

Depois, quiz vèr, observer, documentar-se. E, foi assim, da outra banda de Atlantico, que velo a coroar a sua obra sata nicaa fatalidade que o perseguiu dede o dealbar da adolescencia.

Pouco tempo teve pera nos deixar o bastante, com que se aquilatasse o espirito e a obra, que ele seria capas de pruduzir.

O primeiro livro postumo acaba de o publicar o Pai, resumindo num volume precioso, com ligeiros ensaios, una tragédia — Angelica — obra de intençao, para nào dizer de tese. E surpreende, de facto, o vigoroso traco das personagens e dos dialogos, em que dir-se-ia nào caberem a incerteza, a indecisào e o inacabado da mocidade, mas a experiéncia duma rasdo, que, jovem embora, pudesse recolher e fecundar, todos os fructos duma outra existencia, a licçao de longas observaçoes de lutas arduas e de multos combates. O genio è devinatorio. Mas, porque nào acreditar que uma mentalidade rica recebe, em potencia, todo o resultado do trabalho de elaboraçio e de analise dos que a geraman ?

« Angelica », que è a tragédia simbolica da libertade, nào è uma obra de novidade, de impeto, de paixào, de generosa inexperidncia. E' uma obra definitiva no seu sascasmo e na dolorosa experiencia das almas, que revela.

Ferrero, Pai, que, na sus infinita generosidade, quiz ofertar me as primicias literàrias de Leo, promete dar brevemente à estampa os maia, trabalhos, quele deixou. Aguardo o ancioso, num mixto de ternura e afiçào, como se o drama daquela granse alma sacrificada fosse a representaçào do que alancea todas as que ainda aguardam uma hora de verdade e de justiça sobre a terra.

ROUMANIE

Hélène Vacarescu

La Roumanie nouvelle. Bucarest janvier 1935

Un rêveur lucide, doué d'une vision aiguë des choses, des idées et des êtres ; un poète philosophe de qui chaque métaphore se charge d'idées et chaque idée devient belle à force d'être vraie ; un pur esprit qui, derrière la chair et les apparences, devine le jeu subtil et complexe des volontés mystérieuses ; un être exquis, jeune, puissant et beau, tout de simplicité et de douceur... Un Ariel moderne enfin, tel fut, dans son bref scintillement à travers notre monde, Léo Ferrero.

Avant de nous quitter, Léo Ferrero avait voyagé, aimé, étudié, pensé. Et comme si toute cette expérience ne suffisait pas encore à son génie, il lui fut donné de connaître la souffrance, cette magicienne qui nous révèle à nous-mêmes et qui imprime à notre œuvre le cachet d'une personnalité différente de toute autre.

Ayant appris beaucoup de choses et deviné encore davantage, ayant établi sa position devant les grands problèmes de la vie, de l'art et de la société, Léo Ferrero préparait pour nous de graves messages, de grandes révélations, des paroles peut-être inouïes. Déjà, certains de ses rêves se matérialisaient : des études d'esthétique et de littérature, un roman, des impressions de voyage, plusieurs drames, des pensées éparses. Son nom volait déjà sur les lèvres de ses contemporains. Une gloire pure, parce que jamais sollicitée par lui, se préparait à accueillir son jeune génie dans le sanctuaire de l'esprit. Tout semblait lui sourire...

Mais la mort, elle aussi, lui souriait, hélas ! Mourir à trente ans au milieu d'une phrase que l'on prononce, quand le ciel lumineux se mire dans votre âme, quel angoissant mystère ! Un accident d'automobile, un grain de sable faussant la mécanique, et tout est dit.

Tout ? Que non pas, Léo Ferrero a écrit des pages éblouissantes, qui nous restent, et où nous retrouvons toute entière son âme profonde et ses rêves ailés, comme autant d'appels

d'outre-tombe. C'est à la piété de son père, l'illustre historien Guglielmo Ferrero, que nous devons la joie d'avoir lu quelques-unes de ces pages, récemment publiées chez Rieder, à Paris : « Angelica », drame satyrique en trois actes, suivi de trois Essais.

La cité d'Angelica gémit sous le joug d'un Régent fantasque et arbitraire. Chacun se plaint, personne n'agit. Jusqu'au jour où le Régent, amoureux d'Angelica, s'octroie le droit d'aimer le premier toute fiancée à la veille de son mariage : jus primæ noctis. Le père d'Angelica, Pantalon, son fiancé, Valerio, Angelica elle-même, ne prennent pas au tragique cette aventure. Chacun y trouve, en effet, la promesse d'avantages considérables pour lui : mais les bourgeois mohtrent plus d'indignation et la cité s'agite. Vaine agitation, tant qu'Orlando ne viendra mettre feu aux poudres. Il suffit à Orlando d'un geste d'autorité pour que la foule le suive et pour que soit instauré un nouveau régime.

A la tyrannie du Régent succède ainsi la liberté d'Orlando. Celui-ci possède toutes les vertus — bravoure, intelligence, générosité — mais aussi un grand défaut : il croit trop aux idées pour lesquelles il combat, il y croit de toute sa bonne foi d'honnête homme. Pour lui, la liberté n'est point une affaire de parti, profitable aux seuls partisans qui ont lutté pour son avènement : c'est une idée, c'est-à-dire une loi, un principe nécessaire et universel. Aussi trouve-t-il tout naturel que le Régent pose sa candidature aux élections. Grand émoi parmi ses ministres et parmi ceux de ses partisans qui entendaient, selon la coutume, tirer parti du nouveau régime. Mais la plus courroucée de tous, c'est Angelica elle-même, qui n'aime pas les manières respectueuses du nouveau maître, si froid et si distant ! Et nous apprenons avec stupéfaction, non seulement que le Régent ne lui déplaisait pas, mais qu'elle avait elle-même provoqué et encouragé ses avances. Si bien que la réserve d'Orlando à son égard lui paraît odieuse et qu'elle la juge offensante au point de se décider au meurtre : d'un coup de revolver, elle tuera Orlando sur la place publique. Après quoi, chacun rend hommage à la victime, en train de devenir le héros national que, de son vivant, personne ne voyait en lui.

Ce n'est pas ce vague schéma qui dira combien cette allégorie est nourrie de pensées fines, d'aperçus profonds, de puis-

sants raccourcis. Chaque trait porte, chaque mot éclaire l'attitude des personnages. Et quelle ironie savante et discrète ! Elle n'épargne que peu de personnages, dans ce drame sombre, bien que d'une apparence enjouée. Car les hommes ne sont pas beaux quand on les voit de près.

Hélène Vacaresco

SUISSE

Edouard Combe. *La Tribune de Genève*, 21 février 1934

... De son origine, l'œuvre se ressent. Elle est amère comme peut l'être un cri de déception et de dégoût. C'est une satire sur laquelle plane un reflet de Machiavel, et d'où se dégage un effrayant mépris des hommes en général.

... *Angelica*, c'est le drame de la liberté ; c'est surtout celui du libérateur, cet Orlando, émule de Don Quichotte, qui court au secours de la vertu insultée par un tyran, qui abat ce tyran, pour constater aussitôt qu'il a fait œuvre vaine, que tout continue comme pour le passé, que les hommes sont demeurés les mêmes, aussi vils, aussi hypocrites, aussi égoïstes, que seules les étiquettes ont changé. Et pour finir il tombe assassiné par celle même qu'il a cru sauver, et qui n'était,au fond, que la complice du tyran.

Léo Ferrero a-t-il compris, en écrivant cette œuvre désabusée, « qu'il présentait en réalité l'apologie du *Prince*, de l'aventurier, du tyran brutal et énergique, à qui son mépris du vil troupeau d'esclaves permet de le fouailler sans remords et de le plier à ses fins personnelles? Le farouche libéral a fait en somme œuvre d'aristocrate et proclame la supériorité de l'isolé sur la foule. S'il avait vécu, serait-il devenu plus indulgent à ces fantoches, qu'il habille des oripeaux de la comédie italienne, pour bien préciser qu'il voit en eux, non des individus, mais des espèces? Puisque tels sont les éléments dont se compose l'humanité.

... L'œuvre hautaine et sévère que Léo Ferrero nous laisse en guise de testament ne sera pas, d'ici quelque temps, autorisée en Italie ; on ne la lira que sous le manteau ; elle demeurera

néanmoins et se classera à côté de tant d'autres monuments de l'immortel génie latin, à côté du *Prince* et de la *Divine Comédie*, comme le témoignage d'une âme sincère et italienne dans le meilleur sens du mot. La lecture qu'en fit M. Bouvier fut extraordinaire.

Ed. Combe.

Jacques Chenevière. *Journal de Genève* — 18 juin 1934

En 1928, lorsque Léo Ferrero, à vingt-cinq ans, décida de se fixer à Paris, il fut tout de suite fêté par l'élite intellectuelle d'une ville sans pareille, qu'il peignit bientôt dans un remarquable ouvrage : *Paris, dernier modèle de l'Occident*, où s'unissent la clairvoyance et la poésie, le sang-froid et la gratitude. Je me souviens de la curiosité, de la sympathie, qu'éveillaient, aussi bien dans certains salons que dans des réunions modestes, intimes, presque secrètes,l'esprit et la personne même de ce jeune homme. On le sentait généreux et curieux, emporté par l'éloquence des idées, et parfois comme brûlé par elles, puis soudain, maître d'une pensée prématurément vigoureuse, il se ressaisissait dans le silence, tournait ses regards en lui-même, et prononçait des paroles mesurées où résonnait parfois une sagesse divinatoire. Il interrogeait avec une sorte de pudeur, en dehors de tout romantisme littéraire, les inconnues du destin et de l'âme, et cette quête le laissait comme « visité » par des lumières, pour lui mystérieuses encore. Ainsi découvrait-on que cet essayiste moraliste, ce tout jeune philosophe de l'esthétique,— auteur d'un *Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art*, préfacé par M. Paul Valéry — ce fils d'un grand et illustre libéral, était lecteur passionné de saint Thomas. Richesse des dons, diversité des éclairages, en une intelligence et un cœur exceptionnels. Tout semblait promettre à Léo Ferrero une vie d'un éclat et d'une portée rares... Il y a moins d'un an, il fut tué accidentellement, sur le coup, comme il demandait à un de ses compagnons de route : « Quelle est, selon vous, la dernière pensée d'un mourant ? »

Angelica est le premier de ses ouvrages posthumes.

Angelica, « drame satirique en trois actes ». Ce sous-titre ne suffit pas à définir l'œuvre. Sans doute, par son mouvement, la netteté et la puissance du dialogue, son mordant — parfois

sa drôlerie — et l'alacrité des personnages, voilà de l'excellent théâtre, et original. Mais,en maints endroits, c'est un poème aussi qui résonne comme certaines scènes de Musset ou de Shakespeare. Ailleurs, derrière la rapidité des répliques, dont plus d'une a la concision décisive d'une maxime, on devine les souffrances de la méditation.*Angelica* débute en comédie à l'italienne, avec Arlequin, Pulcinella, le docteur Bolonais ou Scaramouche. Tout à l'heure paraîtront Orlando, qui fait songer au paladin de l'Arioste, et Angelica elle-même, la jeune fille. Pourtant, nous sommes en une petite ville contemporaine, opprimée par un Régent, et qui râle sous mille espionnages de police, de délateurs, de politiciens tarés. Le Régent se propose d'exercer, sur la ravissante Angelica, le « droit du seigneur » qu'il a rétabli, violant d'abord la loi, par plaisir, en attendant mieux ! Surgit Orlando, héros errant : « Je n'ai plus de patrie, dit-il, depuis que je cherche celle où ne régnera pas l'injustice. » Il veut sauver Angelica, qui symbolise pour lui la liberté proche d'être définitivement souillée. Il soulève le peuple : enthousiasme, révolution, culbute du régime, république. Et puis... retour des choses. Le peuple n'est pas digne de cet affranchissement. Il se dispute et discute. « C'est la démocratie qui commence », remarque Arlequin l'ironique. Le Régent prisonnier avait bien prédit à Orlando cette désillusion. Angelica lui avoue même que, loin de redouter les ardeurs du tyran, elles les avait provoquées par ses agaceries concertées. Orlando-le-pur découvre en elle une « Liberté » qui se plaît à être esclave, quand le maître lui plaît. Déjà la foule gronde contre le libérateur qui voulait le bien de tous. Dans une bagarre, Angelica assassine Orlando, qui lui murmure, mourant :

— « A quoi bon te désirer ? J'ai compris tout de suite que tu ne serais à personne, toi... »

Le pouvoir de l'œuvre dépasse de beaucoup ce scénario, pourtant développé avec une variété, une fougue étonnantes. C'est le drame de la liberté à laquelle rêve un homme, en faveur des hommes. Mais le dénouement désenchanté semble dire qu'aux yeux mêmes de Léo Ferrero la liberté n'était pas—ou ne pouvait pas encore être — de ce monde. Tourmenté par un problème urgent de morale politique, il le débat et l'anime sur la scène — et en vient à nous montrer que le désordre remplace l'oppression vaincue. La ferveur, l'impétuosité du poète, évoluent ainsi vers

une sorte de scepticisme douloureux à l'égard des clairvoyances populaires... Or, sceptique, il ne voulait certes point l'être, ce jeune homme emporté par les élans de l'esprit et qu'éclairait la flamme du cœur. On nous dit qu'*Angelica* occupe dans son œuvre une place isolée, n'est que l'écho d'un moment, peut-être la première et poignante effusion de l'exilé volontaire. Nous attendons, avec une impatience émue, la publication des autres manuscrits que va mettre au jour la piété paternelle : un roman, une *Méditation sur le bonheur*, des *Carnets*, que nous voudrions connaître intégralement, pour mieux encore recevoir, dans sa richesse totale, le message interrompu de Léo Ferrero. Mais, dès à présent, comme elle est troublante, et mystérieusement tonique, cette présence d'un mort juvénile qui nous réapparaît, énigmatique et pourtant assuré, dans la lumière !

JACQUES CHENEVIÈRE.

VICTOR KARMIN, 17 mai 1934

C'est vraiment une magistrale synthèse philosophique, malgré son apparence de comédie satyrique, du drame éternel de la liberté.

Il n'y a pas un mot de trop, et tout y est : la clarté des idées et du style, l'humour, le sentiment, la profondeur, la satire, l'amour, et ce quelque chose d'indéfinissable, qui fait de l'œuvre le chef-d'œuvre.

Je dis bien chef-d'œuvre, car, en dehors des considérations de personnes ou des événements, *Angelica* — comme l'*Icare* de De Bosis — rejoint par delà les temps et l'espace les sources immortelles de l'homme, ses combats, ses défaites et ses grandeurs, ses luttes intérieures entre la raison et le cœur, l'idéal et la commodité, l'ange et la bête.

Et je vois fort bien comment au lendemain même de la mort de Léo, vous avez pu, à la lecture d'*Angelica*, ressentir une joie douloureuse mais immense. Cette douleur et cette joie, tous ceux qui liront *Angelica* ne pourront faire autrement que de la ressentir...

VICTOR KARMIN

Albert Malche.

... J'ai longtemps regardé cette photographie où il se tient debout, si naturel, parmi les cyprès jeunes et souples. J'ai surtout lu et relu « *Angelica* » et les essais qui suivent. Vous avez raison, cher grand ami : il y a là une jeunesse géniale, une spontanéité, une verve, une domination intellectuelle aussi, qui sont d'un maître. Avec quelle liberté il met en œuvre les amères expériences de sa vie ! Comme il élève au style le moindre geste, celui de la cabaretière, la seule qui sache se taire et sangloter! Et quelle beauté lapidaire dans les formules! On sent l'italianité quand même sous cette impeccable prose française, et elle n'en a que plus d'accent. Et puis, tout cela est si varié, si jaillissant, ironique, tendre, humain, fier, sans qu'on sache comment on a passé d'un sentiment à l'autre ! Admirable réussite de jeunesse, à la fois promesse et chef-d'œuvre. J'ai compris mieux encore que l'autre jour votre émotion presque respectueuse en découvrant chez votre enfant celui qui vous aurait peut-être dépassé ....

Albert Malche.

Prof. André Oltramare. *Université de Genève*

... L'âme qui palpite dans ce drame poétique est attirante et attachante entre toutes. Et le lecteur, préparé par l'admirable, l'émouvante préface où vous avez mis tout votre cœur, pénètre sans peine jusqu'au sens profond de ce chef-d'œuvre poétique. Une intelligence généreusement dirigée par la plus noble conscience revit dans toutes les répliques de ces dialogues. Les dernières paroles d'Orlando resteront gravées dans le souvenir de tous.

Je ne connaissais pas encore les pages si perspicaces que le jeune philosophe a écrites sur l'Amérique et le conformisme qu'elle impose à son élite ; en quelque lignes, ils révèle ces dons extraordinaires d'observation aiguë et de généralisation puissante qui ont fait de son *Paris* une révélation pour ceux mêmes qui croyaient bien connaître la capitale de l'Occident.

André Oltramare.

Léon Savary — *Tribune de Genève*, 21 déc. 33

Selon Homère, celui que les dieux aiment meurt dans son jeune âge. Homère, s'il a existé, doit avoir vécu assez longtemps. Et certes, il est aisé aux vieillards de louer à l'usage d'autrui la brièveté de la vie. Mais l'exclamation de l'immortel aède n'en exprime pas moins une sage et profonde vérité.

A mesure que les années fuyent, on souhaite de durer. Les jeunes gens, qui peuvent tout espérer de l'avenir, envisagent souvent avec une sérénité magnifique la mort, qui inspire de la crainte à l'homme mûr et de l'horreur à celui qui va vers le déclin. Pourtant, lorsque l'on a un passé et qu'on s'y reporte par le souvenir, on ne peut guère que conclure avec l'*Ecclésiaste*, en revenant au présent : « Je n'y prends point de plaisir ». Mais on s'accoutume à tout, même à subsister dans la grisaille des heures nouvelles, pareilles aux heures abolies. Les illusions de jadis sont tombées ; les espoirs ne se sont point, ou faiblement, réalisés ; des amitiés, il ne reste que la cendre. Toutefois, l'on a si bien pris l'habitude de tenir la vie pour précieuse que, tout à l'encontre du poète grec, on plaint ceux à qui elle a été précocement ravie.

J'y songeais en écoutant dimanche à l'*Athénée* les distingués orateurs qui ont rendu hommage à la mémoire de Léo Ferrero, ce jeune critique d'art, ce penseur aux vues originales et à la subtile dialectique, qu'un accident a brutalement enlevé à l'affection des siens comme aux lettres françaises.

Quelle belle destinée cependant que celle-là ! Etre parvenu si promptement à une sorte de maîtrise dans la conception et dans le style ; avoir écrit quelques livres, quelques drames pleins à la fois de perspicacité et d'enthousiasme, quelques articles solides et brillants, ; avoir tracé dans le ciel une fulgurante parabole ; avoir goûté aux fruits de la connaissance sans ressentir encore la satiété ; avoir assez vécu pour se faire aimer, mais pas assez pour se faire haïr, et disparaître en laissant un lumineux souvenir !...

Ceux qui sont à plaindre sont ceux qui demeurent : la mère, pour qui rien ne remplacera jamais le sourire et le regard de son enfant ; le père, qui aimait à retrouver dans l'intelligence et l'œuvre de son fils le prolongement et l'achèvement, mais non

point l'imitation ou la copie, de son propre esprit et de sa propre pensée. Aux survivants pas de consolation possible. Mais pour celui qui s'en est allé, cette « autre jeunesse » dont le poète a parlé.

L. S.

GEORGES SCHODER. — *Le Mondain* — 22 sept. 34, *Genève.*

Je n'ai point connu Léo de son vivant. Mais, aimant depuis toujours les penseurs puissants et libres, originaux et à l'esprit nourri d'un cœur généreux, j'ai très nettement l'impression, après lecture d'*Angelica*, de l'avoir toujours connu, ce grand et bon garçon à la face décidée et couronnée de cheveux aux reflets d'or et illuminés d'un regard clair, montrant une âme pure. Aussi j'ai parfaitement conscience de la perte que représente, pour ma génération si cruellement tourmentée, sa voix limpide qui, si soudainement, s'est tue...

Mais comme il nous laisse un message important, je devais cette trop modeste preuve de reconnaissance à ce grand frère de pensées ayant su — en dépit de ses propres difficultés d'écrivain exilé loin de sa patrie — voir si clair dans notre désarroi et nous faire bénéficier de ses expériences précoces de génie. En vérité, je l'avoue fort volontiers, malgré qu'il y ait je ne sais quoi d'impudique à étaler son cœur ému et ses misères intimes, je viens de prendre ma plume pour me libérer d'une émotion intense, m'étreignant par trop, mais à laquelle je redonnerai toute liberté d'action après l'analyse d'*Angelica.*

Angelica est le drame de la liberté. Léo, qui a tant souffert pour la liberté, était le mieux préparé pour écrire une telle tragédie. Les accidents mêmes de son existence et son outillage d'écrivain exceptionnel ont donc de beaucoup facilité l'évocation d'une des premières phases de la lutte pour l'indépendance. Or, comme le prophétise son père, qui semble avoir préfacé*Angelica* avec les fibres mêmes de son cœur saignant, nonobstant le triomphe de la raison pure : « Les Occidentaux légers et orgueilleux, qui se croyaient déjà libres, vont s'apercevoir un de ces jours qu'ils ne sont que les plus misérables esclaves de l'histoire ».

Dénué de tout scepticisme de parade, mais doué de profondes

connaissances psychologiques de l'individu et des masses, Léo Ferrero avait entrevu ce que serait l'ascension vers la liberté pour les peuples ayant eu l'habitude d'avoir l'échine courbée et les genoux ployés. De là est née cette sorte de parabole qui a nom *Angelica*. Elle est un avertissement, et par là une œuvre constructive et non pas défaitiste. Un message tonique avant l'épreuve. La grandeur morale, et l'âme toute de pureté d'Orlando, serviteur désintéressé — c'est-à-dire exemplaire — de la liberté, suffisent pour combler le néant de la médiocrité triomphante finissant par le conspuer, après qu'il lui eut aidé à s'affanchir, tout comme Don Quichotte est bombardé de pierres par les bagnards qu'il a délivrés.

Angelica blesse mortellement Orlando après qu'il fut déjà insulté par ceux qu'il a aidés, et qui l'ont traité finalement d'arriviste, de protestant, de juif, à quoi il a répondu : « Hommes ! Je vous ferai libres malgré vous. »

Il y a dans les phrases lyriques du mourant des vérités à l'aide desquelles l'auteur a, certes, rêvé de persuader un jour ceux l'ayant obligé à s'exiler. Or, au contraire d'un Machiavel que Léo a si bien compris, il n'a pas su préférer être « l'exilé de lui-même».

* * *

Dans le beau et vieux cimetière de Plainpalais, à une dizaine de coudées de la tombe du réformateur Jean Calvin, dorment les restes de Léo Ferrero. En dépit des arbres séculaires et magnifiques, l'atmosphère de ce jardin des morts, où l'on n'enterre plus, doit rappeler, à l'ombre de Léo, celle du cimetière de New Haven, où les arbres, au contraire, sont rares et maigres, mais où le jeune penseur aimait aller rêver, parce que le *calme est profond, le silence surprenant, et on y est hors d'atteinte de la T. S. F. et des autos*... Certains désirs de Léo ont servi d'épitaphe : *Une femme qui m'aime, un peu de musique, beaucoup de silence.* On a aussi inscrit de ses pensées sur la fuite du temps,

Nombreux sont les amis d'Orlando qui sont allés s'y recueillir, en se penchant sur le mystère de son existence et de sa mort, cela autant par sympathie que parce que tourmentés... par l'éternelle question ! ... On sait que la vie fut dérobée à Léo

après avoir demandé à la personne l'accompagnant dans la tragique excursion quelle pouvait être la dernière pensée d'un mourant.

J'y ai rencontré un matin, en ce lieu de repos, l'un de ceux honorant l'humanité depuis la fin du dernier siècle de leur cerveau fécond et d'une pensée ayant jeté — et jetant encore — des lumières sur les faits les plus obscurs de l'Histoire. Il s'agit, on le devine, du père même de Léo. Le symbole qu'incarnait, en cette minute-là, ce lumineux passé, qui est en même temps une des plus dignes gloires du XXe siècle, ce symbole au-dessus du secret de cette tombe fermée fut — pour le jeune homme que je suis — non seulement très déconcertant au moment d'affronter l'avenir, mais d'un réalisme, d'une cruauté, à me déchirer les entrailles...

Le comble, c'est que la consolation me provient de la lecture d'une phrase que l'irréprochable Léo a prononcée une heure avant la fuite inattendue de sa vie vers l'éternité : « *La mort n'est pas tragédie ; une tragédie, c'est parfois la vie, quand elle est souillée et gâchée.* »

GEORGES-G. SCHODER.

NOMS CITÉS DANS LE VOLUME

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).